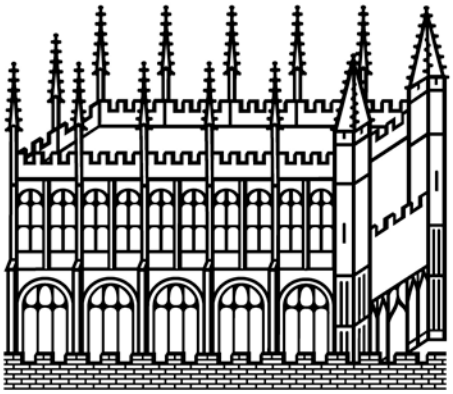


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

Case 37

Vet. Fr. III B. 1380

NOUVEAUX

ESSAIS POÉTIQUES.

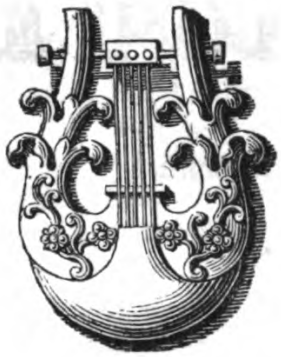
IMPRIMERIE DE J. TASTU,
RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

NOUVEAUX

Essais Poétiques

PAR

M^LLE DELPHINE GAY.



PARIS

URBAIN CANEL, ÉDITEUR,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N. 9.

AMBROISE DUPONT ET RORET, QUAI DES AUGUSTINS, N. 37.

1826

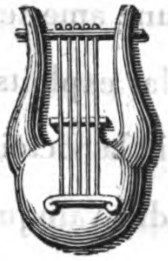
L'ANGE
DE POÉSIE.

Romance.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1963
OF OXFORD
LIBRARY

L'ANGE
DE POÉSIE.

Romance.



Volez, ange de poésie ;
Déployez vos ailes de feu ;
Au guerrier qui m'avait choisie
Allez porter un doux aveu.
Allez, et secondez vous-même
L'ardeur dont il est enflammé :

Ne lui dites pas que je l'aime,
Mais faites qu'il se sente aimé.

Près de lui, pour vous faire entendre,
Imitez ma timide voix;
Apprenez-lui qu'une ame tendre
Préside à ses nobles exploits :
L'amour fait chérir la victoire,
Et l'amour le rendra vainqueur,
S'il sait que le bruit de sa gloire
Retentit dans un autre cœur.

Portez-lui les sons de ma harpe,
Mes vœux et mon premier serment,
Et que l'azur de votre écharpe
Lui rappelle mon vêtement.
Chantez-lui les vers qu'il m'inspire,
Peignez mon trouble, mon effroi,

La tristesse de mon sourire,
Et tout ce qu'il aimait en moi.

Que son oreille soit charmée
Des accords qui nous ravissaient ;
Que votre aile soit parfumée
Des roses qui m'embellissaient.
Caché sous un brillant nuage,
Allez protéger son sommeil ;
Offrez-lui ma fidèle image,
Pour qu'il me nomme à son réveil.

LA

CONFESSION

D'AMÉLIE.

POÈME DÉDIÉ

A M. le Vicomte de Châteaubriand.

Fragmens de l'Episode de René.

. . . . . .

« Cependant Amélie n'avait point encore prononcé ses vœux; et, pour mourir au monde, il fallait qu'elle passât à travers le tombeau. Ma sœur se couche sur le marbre; on étend sur elle un drap mortuaire; quatre flambeaux en marquent les quatre coins. Le prêtre, l'étole au cou, le livre à la main, commence l'office des morts; de jeunes vierges le continuent. O joies de la religion, que vous êtes grandes, mais que vous êtes terribles! On m'avait contraint de me placer à genoux, près de ce lugubre appareil. Tout-à-coup un murmure confus sort de dessous le voile sépulcral; je m'incline, et ces paroles épouvantables (que je fus seul à entendre) viennent frapper mon oreille : « Dieu de miséricorde, fais que je ne me relève jamais de cette couche funèbre, et comble de tes biens un frère qui n'a point partagé ma criminelle passion! »

. . . . . .

. . . . . .

« J'errais sans cesse autour du monastère bâti au bord de la mer. J'apercevais souvent à une petite fenêtre grillée qui donnait sur une plage déserte, une religieuse assise dans une attitude pensive; elle rêvait à l'aspect de l'Océan où apparaissait quelque vaisseau, cinglant aux extrémités de la terre. Plusieurs fois, à la clarté de la lune, j'ai revu la même reli-

gieuse aux barreaux de la même fenêtre : elle contemplait la mer éclairée par l'astre de la nuit, et semblait prêter l'oreille au bruit des vagues qui se brisaient tristement sur des grèves solitaires. » . . . . . .

. . . . . .

Comme René achevait de raconter son histoire, il tira un papier de son sein, et le donna au père Souël; puis se jetant dans les bras de Chactas, et étouffant ses sanglots, il laissa le temps au missionnaire de parcourir la lettre qu'il venait de lui remettre.

Elle était de la Supérieure de..... Elle contenait le récit des derniers momens de la sœur Amélie de la Miséricorde, morte victime de son zèle et de sa charité, en soignant ses compagnes attaquées d'une maladie contagieuse. Toute la communauté était inconsolable, et l'on y regardait Amélie comme une sainte.

La CONFESSION D'AMÉLIE.

Poëme dédié à M. le Vicomte de Châteaubriand.

❋

J'ai dit : Il faut que je confesse contre moi-même
mes offenses au Seigneur, et le Seigneur m'a
pardonné l'impiété de mon crime.

DAVID, *Psaume* 31.

❋

La cloche frémissait dans le vieux monastère,
Car une ame chrétienne allait quitter la terre :
« Une sœur va mourir et demande à vous voir, »
Dit l'abbesse en ouvrant la grille du parloir,

« Hâtez-vous d'assister celle que Dieu rappelle! »
A ces mots un vieillard sortit de la chapelle.
Il portait l'huile sainte et le pain précieux,
Holocauste divin qui nous promet les cieux.
Sous ses longs voiles noirs, dérobant sa tristesse,
L'abbesse devant lui marchait avec vitesse;
Aux lueurs d'un flambeau qui tremblait dans sa main,
Des cloîtres tous les deux ils suivaient le chemin;
Leur ombre grandissait sur les piliers des arches,
Et leurs pas s'imprimaient sur les humides marches.
Au moment d'arriver dans le triste réduit :
« Au fond de la cellule entendez-vous du bruit? »
Dit l'abbesse en tremblant. « Non..., » répondit le prêtre.
« Mon Dieu! s'écria-t-elle, il est trop tard peut-être. »
Tandis qu'elle parlait, au bout du corridor
Une porte s'ouvrit : « Elle respire encor! »
Dit la sœur qui veillait près du lit de souffrance :
« Mon père, venez vite; il n'est plus d'espérance;

» Sa raison l'a quittée à l'heure du trépas ;
» Elle appelle quelqu'un que je ne connais pas !
» Venez ! » L'abbesse alors, par un pieux scrupule,
Laissa le prêtre seul entrer dans la cellule.

Là, sur la sœur mourante, aux autels emprunté,
Un cierge répandait sa funèbre clarté ;
Et, près du lit de mort, une fenêtre ouverte,
Laissait voir et la mer et la plage déserte ;
Cet aspect d'Amélie attirait seul les yeux ;
Malgré le bruit des flots et des vents furieux,
Elle écoutait, tremblant d'une terreur nouvelle,
Le beffroi qui dans l'air se balançait pour elle.
Son cœur n'habitait pas dans la sainte prison :
Ses regards inquiets, fixés sur l'horizon,
A travers le grillage, aux lueurs des étoiles,
D'un navire lointain semblaient chercher les voiles ;
Tandis que l'ouragan battait les flots amers,

Et que, fuyant la nuit, le sombre oiseau des mers,
Que du cierge attiraient les pâles étincelles,
Contre les vieux barreaux venait heurter ses ailes.

Prêt à parler des cieux, cependant le vieillard
Jetait sur Amélie un douloureux regard :
Et quelle ame éprouvée aurait vu sans faiblesse
Ce front où combattaient la mort et la jeunesse?
La sœur avait gardé ses vêtemens de deuil;
Car leur rudesse encor doit la suivre au cercueil.
Dans ses yeux se révèle un délire farouche,
Elle pleure... Et ces mots s'échappent de sa bouche :
« Grand Dieu! serait-ce lui?.. René!.. Vœux superflus!
» Les flots restent déserts... Il ne reviendra plus...
» C'en est fait!.. Le beffroi tinte mon agonie;
» Je meurs sans le revoir, je suis assez punie!... »

Le saint homme, effrayé de son égarement,

Lui promet l'indulgence au nom du Dieu clément :
« A l'espoir du salut, dit-il, livrez votre ame :
» Le Seigneur vous attend!..—Non, l'enfer me réclame!..
» —L'enfer! vous, dont la main essuya tant de pleurs!..
» Croyez-moi, le secret de charmer les douleurs,
» Ma fille, n'appartint jamais qu'à l'innocence;
» Un cœur plein de remords n'a pas cette puissance,
» Et vos soins consolans ne seraient pas si doux,
» Si vous aviez de Dieu mérité le courroux.
» Ah! calmez cet effroi. D'un dévoûment sublime
» Le ciel n'ignore pas que vous êtes victime;
» Quel que soit le péché que vous ayez commis,
» Par ce noble trépas il vous sera remis;
» Sans vous vos jeunes sœurs du jour seraient privées,
» Et vous allez mourir pour les avoir sauvées.

» —Ce glorieux trépas ne peut me protéger;
» Près d'elles, Dieu le sait, je cherchais le danger :

» Lorsque, rendant la vie à leur bouche expirante,
» J'affrontai du poison la flamme dévorante,
» Je venais me livrer et non pas les servir ;
» C'était la mort enfin que j'allais leur ravir !
» Une coupable ardeur que le monde a vu croître,
» Est entrée avec moi dans les saints murs du cloître ;
» En vain, me prosternant aux genoux du Sauveur,
» Des épouses de Dieu j'imitai la ferveur ;
» Lorsqu'au pied des autels nous étions réunies,
» Et que leurs voix chantaient les saintes litanies,
» Moi je ne priais pas ; car mes yeux égarés
» Ne lisaient qu'un seul nom parmi les noms sacrés ;
» Mon voile était souillé par une larme impure ;
» Et mon profane cœur palpitait sous la bure !

» — Eh ! ma fille, pourquoi, vous consacrant à Dieu,
» Avez-vous dit au monde un éternel adieu ?
» De vos torts quel malheur fut la cause secrète ?

» Je devine : celui que votre ame regrette
» D'un autre amour, sans doute, avait connu la loi?

» — Celui pour qui je meurs n'aima jamais que moi;
» En vain j'ai désiré qu'il en chérît une autre...

» — Et qui donc séparait son avenir du vôtre?
» L'abbesse, il m'en souvient, naguère m'a conté,
» Me faisant admirer votre humble piété,
» Que sans aucun effort, aux délices du monde,
» Vous aviez préféré la retraite profonde;
» Et qu'un de vos parens, votre frère, je crois,
» De sa tendre amitié faisant valoir les droits,
» Long-temps à ce projet s'était montré contraire :
» Qui donc vous y forçait?—Lui!..— Grand Dieu! votre frère!
» Malheureux, il osait!... — Ah! ne l'accusez pas!
» Il ignora toujours mes remords, mes combats;

» Et, loin de soupçonner l'horreur de ma souffrance,
» Souvent il se plaignit de mon indifférence.
» Long-temps de la raison j'espérai des secours ;
» Mais je vis qu'il fallait le quitter pour toujours ;
» De cacher mes tourmens je n'étais plus maîtresse :
» Redoutant sa froideur bien moins que sa tendresse,
» J'éprouvais à sa vue un effroi criminel,
» Et mon front rougissait du baiser fraternel.
» Moi-même, par l'effet d'une horrible justice,
» De mes propres tourmens je devenais complice :
» Avant que la douleur ait flétri ma beauté,
» Mes traits offrant des siens la grâce et la fierté,
» J'avais son doux sourire et son maintien sévère,
» Et tous deux nous avions le regard de ma mère :
» De mille souvenirs poursuivie à la fois,
» Je ne pouvais parler sans entendre sa voix ;
» Vainement je fuyais ; empreints sur mon visage,
» Je retrouvais toujours mon crime et son image ! »

Elle dit. Le vieillard cherchait à l'apaiser;
Mais dans son désespoir ardente à s'accuser,
Et le remords troublant sa raison affaiblie,
« Ce n'est pas tout encor, poursuivit Amélie;
» Le jour où, sur l'autel, je prononçai mes vœux,
» Lorsque le fer sacré fit tomber mes cheveux,
» Et que dans le parvis, sur le marbre couchée,
» Par le linceul des morts ma tête fut cachée,
» Des sanglots de René l'église retentit;
» D'un crime plus affreux cet instant m'avertit;
» En voyant sa douleur je frémis d'être aimée,
» Et dans son ame enfin, de regrets consumée,
» Je crus voir des tourmens qui ressemblaient aux miens!
» O René! jour affreux! O funestes liens!
» Sur ton front j'ai du ciel attiré la colère!...

» — Calmez-vous, dit le prêtre; oui, cet aveu m'éclaire :
» René seul fut coupable, et cette infâme ardeur,
» Qui désola vos jours, commença dans son cœur;
» De vos maux avant vous il connut le mystère,
» Il en voulut souffrir : l'homme dans sa misère,
» Orgueilleux d'un tourment pour lui seul inventé,
» Jusque dans la douleur cherche la nouveauté;
» Il accuse le sort dont il se croit victime,
» Et du nom de malheur il honore son crime.
» Mais vous, dont j'admirai les sentimens pieux;
» Vous, que le ciel lui-même a conduite en ces lieux,
» La honte du péché ne saurait vous atteindre;
» Vous ne l'avez commis qu'à force de le craindre.
» Le ciel a vu vos pleurs, vos généreux efforts;
» Dans sa juste balance il pesa vos remords;
» Aux regards du Seigneur qu'un repentir désarme,
» Il n'est point de péché que n'efface une larme :

» Croyez-en votre mort dont l'heure va sonner ;
» S'il vous rappelle à lui, c'est pour vous pardonner. »

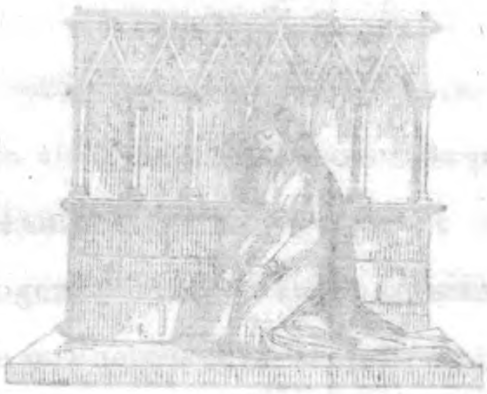
Le trouble des aveux, d'une rougeur errante,
Avait couvert les traits de la jeune mourante ;
L'abbesse, que le prêtre avait fait revenir,
S'approcha de la sœur qu'il fallait soutenir,
Et d'abord, un moment d'espérance ravie,
Crut voir dans sa rougeur un retour à la vie.
Mais bientôt, dissipant son erreur : « Hâtons-nous, »
S'écria le vieillard ; puis, tombant à genoux,
Il posa sur la sœur un crucifix d'ébène,
Et dit les mots sacrés qu'elle entendait à peine ;
Sublime, il prononça les adieux consolans,
Prit le calice d'or entre ses doigts tremblans,
Et la sœur, relevant sa tête appesantie,
Fit un dernier effort pour recevoir l'hostie.

Pendant que sur son front l'huile sainte coulait,
Des ombres de la mort son regard se voilait;
Et déjà, remontant à sa divine essence,
Sa jeune ame, rendue à toute l'innocence
D'un fraternel amour trop long-temps profané,
Implorait dans les cieux le pardon de René.

L'abbesse veilla seule à côté de la morte;
Et, lorsque le vieillard eut entr'ouvert la porte
Pour aller à l'autel rendre le vase d'or,
Le vent, qui gémissait dans l'étroit corridor,
A la brise de mer joignant sa violence,
De la cellule en deuil vint troubler le silence,
Fit résonner les grains du chapelet béni,
Et courbant le rameau que l'hiver a jauni,
Renversa l'onde sainte et les apprêts funèbres.
Alors l'abbesse en pleurs pria dans les ténèbres:
Car le long crêpe noir, seul et triste ornement

Qui recouvrait la sœur à son dernier moment,
Du cierge avait éteint la lumière débile,
Et voltigeait encor sur la tête immobile.

A la chaumière de Lormois. — Juillet 1824.



Hymne

A

SAINTE GENEVIÈVE.

HYMNE*

A

SAINTE GENEVIÈVE.

PATRONE de la France, amour de nos ayeux,
Sur tes autels nouveaux daigne abaisser les yeux.
Ce n'est point le pasteur que la foule accompagne,
Qui, des cieux enflammés réclamant quelques pleurs,

* Les tableaux admirables dont M. le baron Gros vient d'orner la coupole de l'église Sainte-Geneviève ont fourni le sujet de cette pièce de vers.

Promène ton image à travers la campagne,
Pour obtenir de toi des épis et des fleurs ;
Ce sont des rois, sainte bergère,
Ce sont des rois qui viennent te prier ;
Bénis-les, et devant ta houlette légère
Leur sceptre va s'humilier.

Au nom de ses hauts faits le premier qui t'implore
Est Clovis, ce barbare au courage indompté ;
Des faux dieux il brisa l'autel ensanglanté,
Et du jour de la foi son règne fut l'aurore.
Long-temps, chez les chrétiens, répandant la terreur,
Ses pas furent marqués par le sang et la flamme ;
Mais pour le désarmer, l'arracher à l'erreur,
Dieu mit tout son pouvoir dans les yeux d'une femme :

« Ah ! lui disait Clotilde, en tombant à genoux,
» Reconnais de mon Dieu la puissance suprême ;
» Lorsque tu triomphas il combattait pour nous.
» Viens épurer ton cœur aux sources du baptême ;
» Viens, le Seigneur t'appelle au séjour des élus ;
» Dans ces lieux fortunés où la gloire est plus belle,
» Où l'ame, pour aimer, doit renaître immortelle,
» Où ceux qui se pleuraient ne se quitteront plus ! »
Ainsi l'on vit jadis cet ange de lumière
Au premier roi chrétien enseigner la prière ;
Ainsi Clovis, rêvant le céleste séjour,
A la religion arriva par l'amour.
Sur tes autels couverts de rameaux et de gerbes,
Ce roi victorieux qu'un regard a soumis,
De ses farouches ennemis
Vient déposer les dépouilles superbes.
Il t'offre encor, pour prix de l'hospitalité,
Le vase précieux qui garde l'huile sainte,

Et qu'autrefois dans la divine enceinte
La colombe avait apporté.

Ce n'est point le pasteur que la foule accompagne,
Qui, des cieux enflammés réclamant quelques pleurs,
Promène ton image à travers la campagne,
Pour obtenir de toi des épis et des fleurs;
Ce sont des rois, sainte bergère,
Ce sont des rois qui viennent te prier;
Bénis-les, et devant ta houlette légère
Leur sceptre va s'humilier.

Le voilà devant toi, ce géant des armées!
De ces fiers paladins qui devancent ses pas,

De ces casques de fer, de ces longues framées,
De ces arcs menaçans qui lancent le trépas,
Reine de nos moissons, ne t'épouvante pas!
C'est le libérateur des fils de l'Allemagne,
L'empereur des Romains, le plus grand de nos rois;
Des peuples délivrés qu'il rangea sous ses lois
Ce héros a reçu le nom de Charlemagne;
Au-dessus des vainqueurs cherchant à s'élever,
Il conquit l'univers et sut le conserver;
Il l'offrit au Seigneur dans sa reconnaissance,
Et le Seigneur permit l'excès de sa puissance.
L'incrédule a prié devant son étendard;
Partout on vit planer son aigle vagabonde;
Dans sa main triomphante il renfermait le monde,
Et le gouvernait d'un regard.

Ce n'est point le pasteur que la foule accompagne,
Qui, des cieux enflammés réclamant quelques pleurs,
Promène ton image à travers la campagne,
Pour obtenir de toi des épis et des fleurs;
Ce sont des rois, sainte bergère,
Ce sont des rois qui viennent te prier;
Bénis-les, et devant ta houlette légère
Leur sceptre va s'humilier.

Vierge, tu reconnais à sa blanche bannière
Ce royal pélerin, cet auguste martyr,
Qu'au mépris des périls son peuple a vu partir
Pour délivrer de Dieu la tombe prisonnière.
Hélas! ce grand dessein lui coûta le bonheur
De revoir son pays et sa mère adorée;

Car la mort l'attendait sur l'aride contrée;
Et l'on dit que jaloux d'un doux et triste honneur,
Le vieux chêne de la patrie,
Sous lequel ce bon roi prodiguait ses secours,
S'étonnait aux récits de la foule attendrie,
Qu'un roi français allât finir ses jours
Sous un palmier de la Syrie.
Mais le sort de l'État, mais l'intérêt des cieux,
Imposaient à Louis ce pieux sacrifice :
La révolte élevant son front audacieux,
Du trône menaçait d'ébranler l'édifice;
Pour régner il fallait ou combattre ou punir;
Aux nobles factieux Louis parla de gloire,
Et tous, sous ses drapeaux venant se réunir,
De leurs ressentimens perdirent la mémoire,
Et n'aspirèrent plus qu'à la même victoire.
Leurs vassaux gémissaient sous un joug détesté :
Louis, prenant pitié d'un si dur esclavage,

De ces cœurs abattus ranima la fierté,
En leur offrant pour prix du saint pélérinage
Le martyre ou la liberté.

Ce n'est point le pasteur que la foule accompagne,
Qui, des cieux enflammés réclamant quelques pleurs,
Promène ton image à travers la campagne,
Pour obtenir de toi des épis et des fleurs ;
Ce sont des rois, sainte bergère,
Ce sont des rois qui viennent te prier ;
Bénis-les, et devant ta houlette légère
Leur sceptre va s'humilier.

Mais regarde à tes pieds cette illustre victime,
Celle qui consolait à travers ses douleurs ;

Pour la fille des rois qu'un saint zèle t'anime,
Réserve des bienfaits dignes de ses malheurs.
Ange de paix, née au sein des alarmes,
Son regard sur le ciel est sans cesse attaché;
Vois, sous les diamans son front pâle est caché,
Et ses yeux sont parés de larmes!
De cet auguste roi qui prie à ses côtés,
De ce noble proscrit elle n'est point la fille :
Dans nos jours de discorde et de calamités,
La faulx de la Terreur moissonna sa famille.
En vain pour dérober son père au coup fatal
Elle voulut donner sa vie;
Le ciel n'exauça point sa généreuse envie,
Et le sang pur coula sur le trône natal.
Ce prince qu'animait la foi consolatrice,
De la religion imitant les héros,
Pour le bonheur de tous s'offrit en sacrifice,
Et sa voix, qu'étouffaient les cris de ses bourreaux,

Les bénissait encor du haut de son supplice.
Elle seule resta de ses tristes enfans;
Car Dieu voulait qu'un jour on la vît sur la terre,
Dans sa clémence héréditaire,
Contre ses vengeurs triomphans
S'armer du pardon de son père.
Dans ton saint temple elle vient aujourd'hui
Pour un roi fondateur réclamer ton appui.
Prépare tous les dons que le ciel lui destine,
Vierge, voilà ses droits à la faveur divine :
Il respecta les pompeux monumens
Grandis dans ses jours de souffrance;
Instruit par les revers, l'exil et ses tourmens,
Des lois d'un peuple libre il a doté la France;
Et fier de commander à ces nobles guerriers
Dont la gloire encor l'environne,
Il adopta leurs vieux lauriers
Pour en parer sa nouvelle couronne!

Patrone de la France, amour de nos ayeux,
Sur tes autels nouveaux daigne abaisser les yeux.
Ce n'est point le pasteur que la foule accompagne,
Qui, des cieux enflammés réclamant quelques pleurs,
Promène ton image à travers la campagne,
Pour obtenir de toi des épis et des fleurs;
Ce sont des rois, sainte bergère,
Ce sont des rois qui viennent te prier;
Bénis-les, et devant ta houlette légère
Leur sceptre va s'humilier.

Mais quel homme a passé sous les voûtes du temple?
Les rois en s'inclinant ont suivi son exemple;
D'où vient que cet asile est soumis à sa loi?

Ce n'est point un guerrier, il ne fut jamais roi ;
Cependant, pour franchir la barrière sacrée,
Les princes de la terre attendaient son entrée.
On ne voit ni le fer ni le sceptre en sa main ;
Armé de ses pinceaux il ouvre leur chemin ;
Du trésor de son art enrichissant l'histoire,
Des héros qu'il ranime il partage la gloire ;
Et gravant à jamais leurs bienfaits immortels,
Avec eux il se place aux pieds des saints autels ;
Car des rois en ces lieux la puissance est finie,
Et l'immortalité n'appartient qu'au génie.

Paris, 21 avril 1825.

Fragment

DU POÈME

DE MAGDELEINE.

FRAGMENT

Du Poëme

DE MAGDELEINE.

❀

Chant Troisième.

❀

. . . . . .

De ses rêves d'orgueil Magdeleine s'éveille;
Elle écoute... Des chants ont frappé son oreille;
D'une vierge d'Azer c'étaient les doux accens :
Elle allait puiser l'eau sous l'arbre de l'encens.

Joyeuse, elle marchait, et de sa main agile
Soutenait sur sa tête une amphore d'argile ;
Un long voile de lin par le vent agité
Cachait de son front pur la naissante beauté.
Magdeleine la vit passer sous le portique ;
La jeune fille alors chantait ce vieux cantique
Qu'on apprend dès l'enfance aux filles d'Israël,
Qui séduisit Jacob et que chantait Rachel,
Ce cantique d'amour dont la chaste harmonie
Pour un coupable cœur semblait une ironie :

« Je ne connais pas mon époux ;
» Mais d'avance je suis fidèle,
» Et ceux dont il serait jaloux
» Ne savent pas que je suis belle.

» Le pauvre qu'il faut secourir
» Seul connaît mes soins et mon zèle ;

» On ne m'a jamais vu courir
» Que sur les pas de ma gazelle.

» Sans plaisirs, comme sans douleurs,
» Je ne sais, dans mon ignorance,
» Que prier, plaindre la souffrance
» Et la guérir avec des fleurs.

» De leur couronne virginale
» Mes cheveux toujours protégés
» Ne furent jamais dérangés
» Que par la brise matinale.

» Mon père seul a caressé
» Ce front d'où mon voile retombe;
» Mes lèvres n'ont jamais pressé
» Que les ailes de ma colombe.

» Le jour où, soumise à ses lois,
» Je suivrai l'époux que j'ignore,
» Il me verra naïve encore
» Rougir pour la première fois.

» Et lorsque sous le térébinthe
» Il appellera Nohémi,
» Mon cœur, sans remords et sans crainte,
» A sa voix seule aura frémi.

» De l'amour apprends-moi les charmes,
» Toi que m'a choisi le Seigneur!
» Viens, je te garde mon bonheur,
» Mes vœux, mon sourire et mes larmes! »

Elle dit, et déjà ses pas vifs et légers
Franchissaient la montagne et le bois d'orangers;
Elle chantait encor, mais sa voix plus lointaine

Ne troublait que l'écho de la sainte fontaine.
Comme un reproche amer, ces accens ingénus,
Au cœur de Magdeleine ils étaient parvenus !
La fortune à l'orgueil ne peut donc pas suffire,
Si dans un palais d'or, d'ivoire et de porphyre,
Rappelant ces beaux jours qu'on ne peut oublier,
La chanson d'un enfant venait l'humilier ?
« Ah ! pensa Magdeleine en sa douleur nouvelle,
» Comme elle j'étais pure, et je chantais comme elle,
» Hélas ! comme son cœur, sans crainte, sans combats,
» Le mien formait des vœux qu'il ne comprenait pas !
» Où sont-ils ces beaux jours d'espoir et d'ignorance,
» Où l'ame en sa candeur trouve tant d'assurance,
» Et rêvant tous les biens qu'elle croit obtenir,
» Ne voit pas un remords dans tout son avenir? »

. . . . . .

La Vision.

La VISION.

On lui demanda pourquoi, pendant la cérémonie du sacre, elle se tint près de l'autel, portant son étendard ; Jeanne d'Arc répondit : Il avait été à la peine, c'était bien raison qu'il fût à l'honneur.

PROCÈS DE JEANNE D'ARC.
(EXTRAIT.)

Sous les verts peupliers qui bordent nos prairies,
Hier j'avais porté mes vagues rêveries ;
J'écoutais l'onde fuir à travers les roseaux ;
Et debout, effeuillant l'églantier du rivage,
J'attachais mes regards sur le cristal des eaux

Qui du ciel étoilé réfléchissait l'image.
La nuit sur le vallon répandait sa fraîcheur;
Et les vapeurs du lac dont j'étais entourée,
D'un nuage céleste égalant la blancheur,
Semblaient unir la terre à la voûte azurée.

Mais soudain quel prestige a troublé mes esprits?...
Le lac s'est éclairé d'une flamme inconnue;
Tremblante, je m'approche, et mes regards surpris
Dans l'eau qui la répète ont vu s'ouvrir la nue!
Sur un nuage d'or une femme apparaît...
Son sein était couvert d'une robe éclatante;
Du bandeau virginal sa tête se parait,
Et son bras agitait la bannière flottante.
Sur son front, dégagé du panache vainqueur,
Des lauriers lumineux formaient une auréole;
Alors un saint effroi venant saisir mon cœur,
A genoux j'écoutai sa divine parole.

« Lève-toi, me dit-elle, et reconnais en moi
» La Vierge des combats, le Sauveur de son Roi ;
» Celle qui déserta sa tranquille chaumière
» Pour suivre de l'honneur le périlleux chemin ;
» Celle qui délivra la France prisonnière,
» Et qui porte encor dans sa main
» Et sa houlette et sa bannière.

» Victime d'un arrêt dont le monde a frémi,
» On conjura ma mort dans le camp ennemi ;
» Mais la grâce de Dieu sur moi daigna descendre :
» De mon brûlant tombeau je secouai la cendre ;
» Avec l'oiseau divin, m'élevant dans les airs *,
» J'allai joindre ma voix aux célestes concerts ;
» Et dès-lors m'adoptant comme une sœur chérie,

* Jeanne d'Arc fut brûlée toute vive le 30 mai 1430, dans le vieux marché de Rouen. On dit que son cœur se trouva tout entier dans les cendres, et qu'on vit s'envoler du milieu des flammes une colombe blanche, marque de son innocence et de sa pureté. (*Dict. de Moreri.*)

» Les anges m'ont nommée Ange de la Patrie.
» J'apparais aux martyrs à l'heure des tourmens,
» Et des rois que Dieu fait je reçois les sermens;
» Dans un rêve, aux guerriers j'apporte l'espérance;
» Ma gloire présidait à vos exploits lointains;
» Et souvent mon regard, fidèle à vos destins,
» Dans ses jours de bonheur, de crainte et de souffrance,
» Se détourna des cieux pour veiller sur la France.

» Cette nuit, du soleil devançant la clarté,
» Je dirigeai mon vol vers l'antique cité
» Que mon bras préserva de la chaîne étrangère,
» Et j'entrai dans ce temple à jamais glorieux
» Où l'on vit autrefois un roi victorieux
» Couronné par une bergère.

» C'était la même fête, et l'écho de ces lieux
» Retentissait encor des mêmes crix joyeux.

» Des femmes et des fleurs ornaient l'auguste enceinte ;
» On voyait, sous la croix, l'écharpe d'hyacinthe,
» Le sceptre, la couronne et les éperons d'or ;
» Des présens de Clovis découvrant le trésor,
» Le pontife sacré préparait l'huile sainte.
» Tandis que, s'avançant d'un pas religieux,
» Les lévites, au bruit des chants harmonieux,
» Répandaient de l'encens l'odorante fumée,
» J'allai prendre à l'autel ma place accoutumée.
» Debout sur les degrés, invisible au regard,
» Et toujours des héros la fidèle compagne,
» Je déployai mon étendard
» Sur le glaive de Charlemagne.

» Le Roi parut alors, et mon cœur attendri,
» Quand le peuple enivré cria son nom chéri,
» Se rappela le jour où, dans ce temple même,
» Un autre Charle aussi reçut le diadême.

» Celui-ci, plus heureux, voyait auprès de lui
» Ce prince qui du trône est l'espoir et l'appui.
» Dignes représentans de sa toute-puissance,
» J'aperçus ces guerriers fameux par tant d'exploits ;
» Et, pleine de respect et de reconnaissance,
» Mon ame, qui d'Agnès avait béni l'absence,
» N'osa plus regretter Dunois.

» Mais silence, on s'incline et l'Évangile s'ouvre ;
» Des vêtemens sacrés le pontife se couvre.
» Le Monarque, saisi d'un saint recueillement,
» Va sous le dais royal prononcer le serment.
» Ses yeux sont animés d'une céleste flamme,
» L'esprit du Dieu vivant s'empare de son ame,
» Sa pieuse assurance est garant de sa foi ;
» Et l'accent inspiré de cette voix sonore
» Semble, aux Français émus, annoncer plus encore
» La promesse de Dieu que le serment d'un roi.

» Devant les envoyés des princes de la terre,
» Sous les yeux des prélats témoins de sa ferveur,
» Sur l'antique débris de la croix du Sauveur,
» Par le livre de Dieu, gardien du saint mystère,
» Charles-Dix a juré de maintenir ces lois,
» Héritage sacré du plus sage des rois.
» Protecteur de la France et chrétienne et guerrière,
» A la même justice il soumet tous les rangs,
» Et laisse aux cultes différens
» La liberté de la prière.

» Il jure encore, au nom de la Divinité,
» D'affranchir ses sujets des partis et des haines,
» Ainsi qu'il a déjà délivré de leurs chaînes
» L'Éloquence et la Vérité.

» En écoutant ce vœu le peuple se rassure :
» Il se fie au serment d'un monarque loyal ;

» Car il sait que jamais la honte du parjure
» N'a fait rougir son front sous le bandeau royal.
» Tout malheur doit finir quand son règne commence;
» Et ceux qu'afflige encore un destin rigoureux
» Ont le droit d'espérer que son cœur généreux
» En jurant la justice a rêvé la clémence!

» Mais la foule déjà franchissait les parvis;
» Déchiré par ses mains, le voile crie et tombe;
» Le Monarque apparaît à tous les yeux ravis,
» Et sur son front sacré vient planer la colombe.

» Toi dont le cœur s'oublie en rêves de bonheur,
» Sors du vague repos où ta lyre sommeille:
» De célébrer ce jour je te garde l'honneur;
» Pour chanter ton pays JEANNE D'ARC te réveille!
» J'apparais à tes yeux loin du monde et du bruit;
» Sur les bords ignorés de ton humble réduit,

» Comme un soir, au retour de ma course lointaine,
» La Vierge m'apparut à l'heure du repos,
» Auprès de la sainte fontaine
» Où j'avais conduit mes troupeaux.

» Je viens te révéler le sort que Dieu t'apprête :
» Si sa loi te condamne à des jours orageux,
» A la foudre réponds par des chants courageux;
» Il te voue à la gloire en te créant poëte.
» Des princes que le ciel appelle à gouverner
» Honore les vertus sans flatter leur puissance;
» Surprends ceux dont la main se cache pour donner,
» Dénonce leurs bienfaits à la reconnaissance;
» Mais si quelques flatteurs, esclaves du pouvoir,
» Voulaient d'un roi pieux égarer la justice,
» Ose élever contre eux ta voix encor novice,
» Et que la vérité soit ton premier devoir.
» Éclairer son pays c'est aussi le défendre;

» Dis au peuple français ce qu'il a droit d'attendre
» Du serment prononcé dans ce jour glorieux;
» D'un Monarque chéri dis les dons précieux,
» Ces lois, ferme soutien du sceptre héréditaire;
» Son serment solennel, va l'apprendre à la terre,
» Je vais l'inscrire dans les cieux! »

❀

Elle dit, et bientôt d'un nuage voilée
Jeanne d'Arc disparut sur la route étoilée.
Je restai seule, en proie à mes nouveaux transports;
Un céleste pouvoir secondait mes efforts;
Le Seigneur m'inspirait; sa divine lumière
Embrasait de ses feux mon ame tout entière,
Et déjà l'avenir était changé pour moi;
Mes yeux entrevoyaient la gloire sans effroi;
D'un orgueil inconnu je me sentais saisie;

Guide-moi, m'écriai-je, ô toi qui m'as choisie!
Protége de mon cœur la pure ambition;
Je jure d'accomplir ta sainte mission;
Elle aura tous mes vœux cette France adorée!
A chanter ses destins ma vie est consacrée;
Dussé-je être pour elle immolée à mon tour,
Fière d'un si beau sort, dussé-je voir un jour
Contre mes vers pieux s'armer la calomnie;
Dût, comme tes hauts faits, ma gloire être punie,
Je chanterais encor sur mon brûlant tombeau!
Oui, de la vérité rallumant le flambeau,
J'enflammerai les cœurs de mon noble délire;
On verra l'imposteur trembler devant ma lyre;
L'opprimé, qu'oubliait la justice des lois,
Viendra me réclamer pour défendre ses droits;
Le héros, me cherchant au jour de sa victoire,
Si je ne l'ai chanté doutera de sa gloire;
Les autels retiendront mes cantiques sacrés,

Et fiers, après ma mort, de mes chants inspirés,
Les Français, me pleurant comme une sœur chérie,
M'appelleront un jour Muse de la Patrie!

Villiers-sur-Orge, 30 mai 1825.

LA QUÊTE.

TAYLOR INST.-OXFORD

LA
Quête
AU PROFIT DES GRECS.

FRANÇAIS, dont les beaux jours s'écoulent dans les fêtes,
O vous qui dans le port oubliez les tempêtes,
Aux nobles fils des Grecs faites la charité :
Donnez-leur un peu d'or pour acheter des armes,
Et secourez enfin dans leurs longues alarmes
Les martyrs de la Croix et de la Liberté.

Au sein des voluptés, toi dont le cœur sommeille,
Toi qui joyeux encor des plaisirs de la veille,
Rêves si vivement à ceux du lendemain,
De ce réseau tissu par une blanche main,
Où l'on voit s'enlacer et la perle et la soie,
De ce réseau d'azur daigne entr'ouvrir l'acier;
Pour ces infortunés sacrifie avec joie
L'espoir d'une parure ou le prix d'un coursier.
Vois Athènes mourante et sa gloire flétrie,
Et souviens-toi, pour être généreux,
Que ce champ dévasté, ce pays malheureux,
D'Alcibiade est la patrie!

Orgueilleux descendans de ces preux chevaliers,
Qui, fiers de conquérir la sainte Palestine,
Ont brisé le Croissant sur la Tombe divine,
Détachez des vieux murs leurs pesans boucliers,
Leurs vêtemens d'airain et ces longs cimeterres,
De votre antique honneur témoins héréditaires;
Envoyez ces secours à ces guerriers pieux,
Dont le saint dévoûment rappelle vos aïeux.
Et vous, qui rayonnez d'une splendeur nouvelle,
Qui dans l'Europe entière avez porté nos lois,
Soldats de la Patrie, ô vous dont les exploits
Ont acquis à la France une palme immortelle,
Pour ce peuple opprimé sortez de leur repos
Vos trésors belliqueux, vos casques, vos drapeaux;

Lavez vos fers vainqueurs de leur rouille sanglante ;
Prêtez aux fils des Grecs votre armure brillante ;
Qu'elle soit pour leur cause un gage de bonheur :
De porter votre glaive ils méritent l'honneur.
Mais ce n'est point assez ; pour finir leur souffrance
Par un plus grand effort hâtez leur délivrance ;
Partez, et qu'un de vous vole les secourir.
Un seul Français peut les rendre à la gloire ;
Qu'il leur enseigne la victoire,
Ils ne savent plus que mourir !
Qu'il commande ; à sa voix tout leur sera facile ;
Sous ses coups ils verront expirer leurs bourreaux :
Les Grecs, pour triompher, n'attendent qu'un héros ;
Pour abattre Ilion ils n'attendaient qu'Achille !

Les Vierges du Pirée à tes soins ont recours,
Jeune fille élevée au milieu des richesses :
Pour elles de ton père obtiens quelques secours
Par la ruse de tes caresses.
Écoute, et sur leur sort tu verseras des pleurs :

L'aurore se levait, Athène abandonnée
Semblait à ses beaux jours un instant ramenée,
Et les vieux monumens rajeunis sous des fleurs,
De la belle Charis annonçaient l'hyménée.
Admirant sa candeur et ses regards si doux,
Chacun la bénissait, et la foule attendrie,
Pour la félicité des deux jeunes époux,

Près du temple profane allait prier Marie.
Les lauriers du Céphise ornaient l'autel chrétien;
L'écho du Parthénon disait un saint cantique,
Et le dernier débris d'une colonne antique,
A la croix servait de soutien.
Autour du crucifix on se range en silence.
Alors le saint pontife à l'époux dit ces mots :
« Reçois, jeune guerrier, le prix de ta vaillance;
» Mais dans tes doux liens songe à venger nos maux,
» Veille sur ces remparts que menace la flamme :
» Pour défendre son Dieu la Grèce te réclame..... »
Comme il parlait encor, de lamentables cris
Ont jeté la terreur dans l'enceinte sacrée :
Les soldats de l'impie en assiégent l'entrée,
Et déjà du portique ils foulent les débris.
Atteint d'un coup fatal le pontife chancelle;
Sur l'autel du vrai Dieu le sang chrétien ruisselle;
Charis, les yeux en pleurs et le sein palpitant,

Par l'Ottoman vainqueur se voyant poursuivie,
Songeait à son époux et regrettait la vie,
Et lui, pour la sauver, mourait en combattant.
En vain, dans son espoir, elle priait encore;
Un soldat, plein de rage et de sang abreuvé,
S'apprête à la frapper; en vain Charis l'implore :
C'en est fait, sur son cœur le poignard est levé.
« Arrête, malheureux! dit une voix cruelle;
» Pour l'immoler elle est trop belle!
» Sauve-la! Le Sultan, de ses charmes épris,
» Bientôt de ta pitié t'accordera le prix. »
Mais, du monstre abhorrant la pitié criminelle,
La vierge se saisit du poignard menaçant,
Et le voile d'hymen est baigné de son sang :
Elle aima mieux mourir que de vivre infidèle.

Toi que de l'hyménée attendent les douceurs,
Par tes bienfaits, d'Athène arme les défenseurs,

Admire de Charis le vertueux courage,
Et de la mort qui suit l'outrage
Préserve au moins ses jeunes sœurs.

Pontifes bienfaisans, protecteurs de l'Église,
Vous qui devez aux rois l'exemple des vertus,
Servez de ces chrétiens la pieuse entreprise,
Raffermissez la foi dans leurs cœurs abattus.
Ne vous souvient-il pas de ces saintes victimes
Qui, chassant les faux dieux de leurs autels fumans,
Pour convertir les Grecs mouraient dans les tourmens?
Ah! perdrez-vous le fruit de tant de morts sublimes?
Les fils de Mahomet seront-ils triomphans?

Et ces Grecs que saint Paul instruisait dans Corinthe,
Ces chrétiens verront-ils, corrompus par la crainte,
Dans la loi de l'impie élever leurs enfans?
Non; l'Église à vos soins a commis l'innocence;
Pontifes courageux, des soutiens de la Croix,
Comme au temps des martyrs vous défendrez les droits;
Le pasteur dont Lutèce admira l'éloquence,
Pour eux saura prier une seconde fois.
Prêtres, au sort des Grecs intéressez le trône,
Ne laissez pas leurs malheurs impunis,
Et du trésor sacré détournez une aumône
Pour ceux que saint Paul a bénis!

❀

Français dont les beaux jours s'écoulent dans les fêtes,
O vous qui dans le port oubliez les tempêtes,

Aux nobles fils des Grecs faites la charité ;
Donnez-leur un peu d'or pour acheter des armes,
Et secourez enfin dans leurs longues alarmes
Les martyrs de la Croix et de la Liberté !

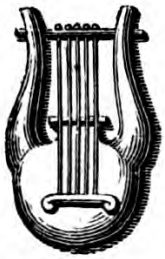
ENVOI

A M. VILLEMAIN,

QUI M'AVAIT CHARGÉE DE QUÊTER POUR LES GRECS.

Vous le voulez : qui peut résister à sa voix
Lorsque l'éloquence commande ?
Pour ceux que votre esprit eût charmés autrefois,
Pour ces Grecs malheureux voilà mon humble offrande.

La Fortune en fuyant m'a ravi ses trésors
Et ma richesse est dans ma Lyre ;
Je n'ai, pour seconder vos généreux efforts,
Que les bienfaits de ceux qui daigneront me lire.
Puisse ma faible voix, unie à vos accens,
Rendre à ce beau pays tout le bonheur du nôtre !
Puissent un jour les Grecs reconnaissans,
Sur le marbre sacré de leurs murs renaissans,
Graver mon nom auprès du vôtre !



Paris, 25 août 1825.

Mme de La Vallière,

ÉLÉGIE.

MADAME

DE LA VALLIÈRE*,

Élégie

A M. DUCIS.

❀

En vérité, cet habit et cette retraite sont une grande dignité pour elle.

MADAME DE SÉVIGNÉ. — LETTRE 590.

❀

Sous les murs du couvent, dans l'étroit cimetière,
A l'heure où les ramiers commencent à gémir,
Où les filles de Dieu n'osent pas s'endormir
De peur de manquer la prière,

* Tableau de M. Ducis, représentant madame de La Vallière causant avec madame de Thémines dans le cimetière du couvent des Carmélites. Ce joli tableau fait partie de la galerie de S. A. R. monseigneur le duc d'Orléans.

Deux femmes, tristement assises sur la pierre,
Se disaient de leurs cœurs les douloureux secrets ;
L'astre des nuits à travers les cyprès
De la plus jeune éclaire les saints voiles,
Et sur l'autre, attachant ses rayons indiscrets,
D'un long tissu doré fait briller les étoiles ;
Le vent qui rafraîchit la brûlante saison
Fait frissonner ses vêtemens de soie,
Et sur le funèbre gazon
De son riche manteau la pourpre se déploie.

Ces femmes, que le monde et le ciel séparaient,
Confondaient les accens de leur voix douloureuse ;
Une seule était malheureuse,
Et pourtant toutes deux pleuraient.
Ainsi d'un cœur aimant la pitié vive et tendre
Partage nos chagrins avant de les comprendre.

La plus triste accusait l'amour de ses malheurs,
Et des tombeaux voisins les ombres indignées
S'étonnaient qu'on osât exprimer des douleurs
Qui de la mort n'étaient point nées,
Près d'une tombe dont les fleurs
N'étaient pas encore fanées.

« En vain de l'amitié vous m'offrez les secours,
» En vain dans ma raison l'on me croit affermie ;
» Non, loin de ses regards je dois finir mes jours, »
Disait la pénitente à son heureuse amie.
« J'ai juré de le fuir, Dieu reçut mes sermens :
» Hélas! ce faible cœur, qu'un souvenir alarme,
» S'il revoyait l'ingrat qui cause ses tourmens,
» A souffrir près de lui trouverait trop de charme!

» Ah! ce cœur dans la tombe est descendu vivant,
» Et les austérités de ce sombre couvent

» D'un regret criminel ne m'ont point préservée ;
» En vain de pleurs amers je me suis abreuvée.
» Quand des sœurs du Carmel je vins suivre la loi,
» J'espérais que son nom, si cher à la patrie,
» Ne retentirait plus dans mon ame flétrie ;
» Mais le bruit de sa gloire arrive jusqu'à moi :
» Tout me rend au péril dont je m'étais sauvée ;
» Ce lieu même où je viens l'oublier aujourd'hui
» M'ordonne de prier pour lui.
» Par mille souvenirs je me vois éprouvée :
» Le pauvre en le nommant réclame mon appui ;
» Et sur l'aumône enfin son image est gravée.

» Oui, jusqu'au moindre objet, tout combat mes efforts :
» Cet emblême de sa puissance,
» Ce lis si pur, me rappelant mes torts,
» Redemande à mon cœur sa première innocence,
» Et son parfum est un remords !

» Mais comment de l'aimer pouvais-je me défendre,
» Alors qu'un peuple entier partageait mon amour,
» Lorsque sans cesse il me fallait entendre
» Le riche, l'indigent le louer tour à tour;
» Quand la Religion à l'Éloquence unie
» Créait pour l'éclairer des chefs-d'œuvre nouveaux,
» Quand le chantre inspiré, le sage, le héros
» Attendaient son regard pour prix de leur génie!

» Toi, dont chacun bénit les nobles sentimens,
» Fallait-il donc que ton ame si belle,
» Sans pitié, sans remords, trahît tous ses sermens,
» Et pour moi seule, hélas! se montrât si cruelle?
» A l'amour qui brisa nos liens pour jamais,
» A ce parjure affreux toi-même n'osais croire,
» Et ma rivale encor doutant de sa victoire
» Apprit par ma douleur à quel point tu l'aimais!

» Va, ces tendres aveux j'ai su les reconnaître :
» C'étaient les mêmes soins, c'était la même voix,
» C'était la même ardeur que je voyais renaître,
» Et rien n'avait changé que l'objet de ton choix;
» Profanant sous mes yeux nos plaisirs d'autrefois,
» Et de mes souvenirs détruisant tous les charmes,
» Cruel, tu n'avais plus un regard pour mes larmes!
» Ainsi celui qu'on aime au prix de son devoir
» Est le vengeur des torts dont il fut le complice;
» Il commence ici-bas notre éternel supplice,
» Et Dieu, pour nous punir, lui remet son pouvoir!

» Mais un espoir me reste en ma misère extrême :
» Non, la postérité ne me confondra pas
» Avec ces cœurs impurs qui, cédant sans combats,
» N'adoraient dans Louis que son pouvoir suprême,
» Puisqu'à force d'amour j'ai retrouvé l'honneur,

» Et que son épouse elle-même
» M'avait pardonné mon bonheur.

» Ah! sans ta cruauté je t'aimerais encore!
» Toi seul de tant d'amour pouvais être vainqueur;
» A mes maux je devrai le pardon que j'implore,
» Et tu m'ouvres le ciel en déchirant mon cœur!

» Et toi dont si souvent j'ai pleuré la naissance,
» Mes remords sont mes droits à ta reconnaissance :
» Oui, le jour où promise à de moins tristes vœux
» Le bouquet nuptial ornera tes cheveux,
» Ma fille, tu plaindras ma pénitence amère;
» Et lorsque loin de moi les devoirs les plus doux
» Enchaîneront ta vie à l'amour d'un époux,
» Tu pourras sans rougir lui parler de ta mère! »

Alors on entendit résonner le beffroi :

La pénitente sœur, qu'un noble espoir seconde,
Plus calme regagna sa retraite profonde,
Et son amie alla dans le palais du roi
Retrouver en pleurant les délices du monde.

Paris. — Mai 1825.

LA

DRUIDESSE.

LA

DRUIDESSE*.

❋

Chant Prophétique.

A M. HORACE VERNET.

❋

Silence!.... elle paraît au pied du chêne antique;
Le feu de ses regards a dévoré ses pleurs,
Et ses cheveux, mêlés à la verveine en fleurs,
Ombragent de son front la pâleur prophétique.

Elle dit : « O douleur! peuple, prosternez-vous;
» Druides, balancez nos étendards funèbres;

* Tableau de M. Horace Vernet.

» Teutatès m'a parlé dans le sein des ténèbres;
» Le glaive de la mort est suspendu sur nous!

» Déjà de nos autels je vois tomber la pierre;
» La faucille sacrée a frémi dans ma main;
» Un Dieu combat notre culte inhumain;
» Il défend de mêler le sang à la prière;
» De la vengeance il a maudit le nom;
» Sur ses propres autels, victime volontaire,
» A ses lois il soumet la terre
» Par la puissance du pardon.

» Une reine * à ce Dieu servira d'interprète;
» C'en est fait.... contre nous son triomphe s'apprête;
» Je l'entends; à vos fils, à son royal époux,
» Elle parle du ciel et commande à genoux;

* Clotilde, femme de Clovis.

» Les femmes imitant sa pieuse tendresse,
» Aux horreurs des combats renoncent sans retour;
» Et désormais, quittant l'armure qui les blesse,
» Leur puissance est dans leur faiblesse,
» Et leur génie est dans l'amour.

» O rocher d'Erminsul! ô tombe révérée!
» Vous que ce peuple altier n'approchait qu'en tremblant,
» L'ingrat vous abandonne, et sur l'autel sanglant
» Il ne répandra plus la verveine adorée!
» Ce peuple, à la clarté d'un céleste flambeau,
» Des plus lointains déserts franchira la distance,
» Et jusque sur la mort portant son inconstance,
» Ira prier sur un autre tombeau.

» Et toi qui des vainqueurs suspendais la framée *,

* Espèce de javeline, arme de jet et de main. (Dict. de Boiste.)

» Chêne! seul confident de nos destins secrets,
» Au magique pouvoir d'une fleur embaumée
» Va céder en un jour ta vieille renommée!
» Roi détrôné de nos vastes forêts,
» Tu mêleras ton deuil au deuil de nos cyprès;
» C'est alors qu'on verra tomber les pleurs du saule;
» Le gui ne ceindra plus le front de nos guerriers;
» Car les nobles fils de la Gaule
» Ne cueilleront que des lauriers.

» O berceau des Gaulois! Armorique * sauvage,
» Adieu, d'un long oubli tu subiras l'affront,
» Jusqu'au jour où sur ton rivage
» Naîtra le Barde au sublime langage **
» Dont les chants te ranimeront.

* Nom que les anciens donnaient à la Bretagne, parce qu'en langage gaulois il signifie *maritime*. (Dict. de Moréri.)

** L'auteur des Martyrs.

» Ces chants dans le passé réveilleront l'histoire ;
» Ils te rendront à l'immortalité ;
» Ton malheur deviendra ta gloire
» Dès que sa voix l'aura chanté.

» Mais d'un autre art encor la puissance infinie
» Te réserve un autre génie
» Pour retracer ta gloire et tes malheurs ;
» Par ses brillans pinceaux moi-même rajeunie,
» Je revivrai sous ses riches couleurs ;
» Sa main rendra mon image immortelle.
» Au culte de nos dieux seule restant fidèle,
» Je garderai la harpe et la faucille d'or ;
» Mes yeux d'un feu divin s'enflammeront encor,
» Et les siècles futurs sauront que j'étais belle!

» Non, d'un culte si grand tout ne périra pas :
» Votre divinité chérie,

» La Victoire suivra vos pas!
» Gaulois, vous resterez la terreur des combats,
» L'appui des opprimés, l'honneur de la patrie! »

La vierge alors reprend sa sombre rêverie,
Du chêne d'Erminsul disperse les rameaux,
Et, plus fière, s'éloigne en répétant ces mots,
Ces mots sacrés : « Honneur, patrie! »

Ce cri cher aux Gaulois n'a pas été perdu;
Les échos de la Seine en résonnent encore;
Et la France aux accens de cette voix sonore
Par des siècles de gloire a déjà répondu.

Paris. — Janvier 1825.

LA

VEUVE DE NAÏM.

La

VEUVE DE NAÏM,

ÉPISODE DU POÈME DE MAGDELEINE.

❋

CHANT HUITIÈME.

❋

Episode.

. . . . . .

JÉSUS, accompagné de sa mère Marie,
S'en allait visiter les champs de Samarie;
Magdeleine, craintive et fuyant son regard,
Le suivait, mais de loin, se tenant à l'écart;

On voyait près de lui ses apôtres fidèles.
Aux peuples convertis les offrant pour modèles,
Il voyageait ainsi de vallons en vallons,
S'arrêtait dans les champs sur le bord des sillons,
Du pauvre laboureur bénissait la semence,
Aux puissans de la terre enseignait la clémence,
De la religion prodiguait les secours,
Et tous les malheureux retenaient ses discours.

Le Jourdain réfléchit les feux de l'auréole;
Le Thabor entendit sa divine parole;
Les cèdres du Liban sur son front adoré
Deux fois ont répandu leur ombrage sacré;
Et le rocher d'Hermon, sauveur de l'arche sainte,
De ses pas immortels conserve encor l'empreinte.

Après avoir franchi les côteaux d'Ephraïm,
Le Fils de Dieu marcha vers l'antique Naïm

Qu'un miracle divin rend à jamais célèbre.
Or, comme il approchait, un cortége funèbre
Que le peuple suivait avec recueillement,
Vers l'asile des morts s'avançait lentement :
Dans la foule on voyait une femme éplorée.
Par ses cris déchirans Magdeleine attirée
Va se mêler au peuple. A travers les sanglots,
Son oreille attentive a distingué ces mots :
« Arrêtez! laissez-moi descendre dans sa tombe!
» Eh! ne voyez-vous pas qu'à mon tour je succombe!....
» Où le conduisez-vous? Rendez-moi mon enfant!
» Oh! ne l'emportez pas; sa mère le défend!
» J'ai besoin de sa main pour fermer ma paupière;
» Attendez;.... c'est à moi de mourir la première! »

Magdeleine à ces cris, le cœur rempli d'effroi,
Interroge un vieillard qui suivait le convoi.
« C'est, répond-il, l'enfant de cette pauvre veuve;

» Le Seigneur l'a soumise à cette rude épreuve ;
» Ne l'interrompez point dans ses cris douloureux ;
» Le silence d'hier était bien plus affreux ;
» Son cœur même aux regrets semblait inaccessible ;
» A force de douleur elle était insensible ;
» Ses larmes aujourd'hui la soulagent du moins.
» Hélas ! elle a perdu l'objet de tous ses soins ;
» Nul espoir ici-bas ne peut calmer sa peine ! »
A ces mots le vieillard s'éloigne ; et Magdeleine
Voit arriver la mère et l'entend s'écrier :
« J'ai perdu mon enfant ; je ne veux plus prier ;
» Je priais nuit et jour, et Dieu fut implacable ;
» Mon cœur ne peut suffire aux maux dont il m'accable ;
» S'il m'accorde un bienfait, c'est pour me l'enlever ;
» Par combien de tourmens veut-il donc m'éprouver !
» Ah ! déjà sous le poids d'une douleur amère,
» Je n'étais plus épouse !.... et je ne suis plus mère !....
» O mon fils ! mon seul bien ! mon unique avenir !

» Après l'avoir perdu, que vais-je devenir?
» Lui dont la voix chérie apaisait ma souffrance!
» Que de fois, près de lui, mon cœur plein d'espérance
» De ses jeunes vertus rendit grâce au Seigneur!
» Les mères d'Israël enviaient mon bonheur.
» Si Dieu, de mon époux bénissant la tendresse,
» M'eût donné d'autres fils pour charmer ma vieillesse,
» Ce premier don du ciel, ce fils tant désiré,
» Entre tous mes enfans je l'aurais préféré.
» Il n'a pensé qu'à moi jusqu'à sa dernière heure :
» Hélas! si jeune encore, il faut donc que je meure!
» Ma mère, disait-il, Dieu me rappelle à lui
» Au moment où mon bras devenait votre appui ;
» Demain j'allais atteindre à ma seizième année :
» Vous passerez sans moi cette heureuse journée.
» Dans ce nouveau malheur qui va vous secourir?
» Oh! je pleure sur vous qui me voyez mourir!
» O mon Dieu! sauve-moi; pour elle je t'implore!

» Voilà ce qu'il disait hier!.... hier encore
» Il était sur mon cœur et j'entendais sa voix!
» Hier je l'embrassais pour la dernière fois! »

Elle parlait ainsi dans sa douleur mortelle.
Touché de ses regrets, Jésus s'approcha d'elle;
Pressentant l'avenir, son grand cœur se troubla :
Une mère souffrait, et la sienne était là.

Cependant il commande; on s'arrête en silence;
La mère au même instant vers le cercueil s'élance;
Alors Jésus lui dit : « Femme, ne pleurez pas. »
Et la veuve aussitôt revenant sur ses pas :
« Ce mot m'a révélé votre pouvoir suprême,
» Vous êtes le Sauveur! Quel autre que Dieu même,
» Près d'un fils dont la mort vient de la séparer,
» A sa mère oserait défendre de pleurer? »

Chacun sur sa raison concevait des alarmes;
Mais pleine de croyance elle essuya ses larmes.

Magdeleine attentive est auprès du Sauveur;
De la veuve il lui fait admirer la ferveur;
Puis, touchant le cercueil que la foule environne:
« Jeune homme, levez-vous, dit-il, je vous l'ordonne. »

A ces mots, écartant ses longs voiles de deuil,
Le mort se lève.... et reste assis dans son cercueil.
La foule à cet aspect s'enfuit épouvantée;
Mais déjà dans ses bras sa mère s'est jetée:
Elle seule de lui s'approche sans effroi,
Et sa félicité s'augmente de sa foi.
De tous les maux passés le souvenir s'efface;
Elle a revu son fils; c'est bien lui qu'elle embrasse.
Mais le jeune homme encor ne vivait qu'à moitié;
Car il semblait que Dieu dans sa noble pitié,

Refusant une gloire à sa mère ravie,
Lui laissât le bonheur de le rendre à la vie.
O transport maternel! Oh! comme avec amour
De la vie en ses yeux elle attend le retour!
Voyez-la, séparant sa blonde chevelure,
Rejeter loin de lui la funèbre parure;
Déjà sur ce beau front où régnait la pâleur
Ses baisers ramenaient une douce chaleur;
C'en est fait, et la mort abandonne sa proie.
« O ma mère, c'est vous, dit l'enfant plein de joie.
» — Grand Dieu! s'écria-t-elle, ai-je bien entendu?
» Quoi! je suis mère encore, et mon fils m'est rendu!
» La mort n'a point changé ses traits, son doux sourire.
» Oh! venez, mes amis, partager mon délire;
» Et toi dont le pouvoir m'aide à le ranimer,
» Ce que je sens, mon Dieu, je ne puis l'exprimer;
» Mais l'excès de ma joie est ma reconnaissance.
» Oui, je fus moins heureuse au jour de sa naissance!

» Alors c'était bien lui qui vivait dans mes bras;
» Mais à tout mon amour il ne répondait pas :
» Aujourd'hui, je le sens, il me comprend, il m'aime,
» Et de tout mon bonheur il est heureux lui-même! »

Elle dit. A sa voix, les Hébreux étonnés
Vers le divin Sauveur sont bientôt ramenés.
« Magdeleine, dit-il, regardez cette femme;
» Puisse un espoir si grand fortifier votre ame;
» Et vous, peuple, venez contempler ses transports;
» Du ciel qui vous attend ce sont là les trésors :
» Ces saints ravissemens, ces élans de tendresse,
» Cette extase du cœur et cette chaste ivresse,
» Que ressent cette mère et qui brille en ses yeux,
» Sont presque le bonheur que l'on éprouve aux cieux;
» Mais ces ravissemens qui vont passer pour elle,
» Trouvant près du Seigneur une source éternelle,

» Ne tariront jamais dans le cœur des élus ;
» Méritez cette gloire ; allez, ne péchez plus. »

Ainsi sur cette terre où son père l'envoie,
Il montre le bonheur afin que l'on y croie.

Mais son heure est venue, et dès le lendemain
De l'ingrate Sion Jésus prend le chemin ;
Tout au noble dessein qui remplit sa pensée,
Il n'entend pas les vœux de la foule empressée ;
Tandis qu'un peuple entier dont il guérit les maux
Parsemait son chemin de fleurs et de rameaux,
Il marchait nuit et jour à travers la campagne,
Et la croix l'attendait sur la sainte montagne.

Villiers-sur-Orge. — Août 1824.

ELGISE,

POÈME EN QUATRE RÉCITS,

Dédié à M. de Bellisle.

RÉCIT PREMIER.

❀

LE BERGER.

RÉCIT PREMIER.

LE RÉFUGIÉ.

God, save the king!

On priait ce jour-là dans l'église gothique;
Les vieillards s'affligeaient au pied du chêne antique;
Et s'opposant aux jeux qu'on allait commencer,
Les filles du hameau ne voulaient pas danser.
Hélas! plus de plaisirs, plus de chants au village;
Nul bateau sur le lac, nul pêcheur sur la plage;

Les enfans étonnés se demandent entre eux
Pourquoi leur mère aussi leur défend d'être heureux,
Pourquoi le barde en pleurs est parti solitaire.
C'est que le jeune Alfred, l'honneur de l'Angleterre,
Celui qui releva la gloire des Saxons,
Qui du prêtre de Rome écouta les leçons;
Ce prince qui joignait aux grâces du jeune âge
L'audace des guerriers et la raison du sage;
Ce roi qui de l'Anglais devinant la fierté,
A ses sujets pour loi donna la liberté;
Ce barde chevalier, fier de sa double gloire,
Qui savait triompher et chanter sa victoire;
Cet Alfred qui régnait en commandant l'amour,
Dans le camp des Saxons n'était point de retour.
En vain dans le combat sa valeur s'est montrée,
L'affreux corbeau du Nord plane sur la contrée.
« Alfred chez les Danois serait-il prisonnier?
» — Peut-être a-t-il péri dans le combat dernier?

» Mais nul parmi les morts n'a trouvé son armure!
» — Sous le joug des Danois le peuple anglais murmure;
» Quoi! de le délivrer n'a-t-il donc plus l'espoir?.... »
Ainsi de vieux soldats que rassemblait le soir,
Honteux d'un vil repos, se disaient leurs alarmes,
Près du saule entr'ouvert où sommeillaient leurs armes.

Tandis que les bergers chantaient dans le saint lieu,
Les filles d'Altheney, s'en allant prier Dieu,
Portaient à Saint-Edmond l'offrande du long cierge,
Et couronnaient de fleurs l'image de la Vierge;
Tous pour le jeune roi priaient avec ferveur.
Un seul berger pourtant, silencieux, rêveur,
Semblait indifférent à la douleur commune;
On eût dit qu'abattu sous sa propre infortune,
Il était sans pitié pour les malheurs d'autrui.
Naguère un vieux pêcheur, aussi pauvre que lui,
L'avait par charité conduit sur ce rivage;

Il venait, disait-il, de ce pays sauvage
Où les guerriers qu'on pleure habitent dans les airs,
Où l'on entend la nuit de funèbres concerts,
Où le barde, sorti de ses cavernes sombres,
Sur le bord des torrens converse avec les ombres :
Olric était le nom de ce jeune pasteur.
Long-temps, cherchant des bois l'asile protecteur,
Il mendia son pain de chaumière en chaumière.
Elgise aux doux regards le plaignit la première :
Elle implora pour lui de l'ouvrage ; et d'abord
Elle obtint qu'il gardât les bateaux dans le port ;
Bientôt, lui réservant un destin plus prospère,
Il devint le berger des troupeaux de son père.
Mais l'inquiet Olric, novice dans cet art,
Tondait mal ses brebis, les ramenait trop tard ;
Et la vieille Norga s'en plaignait à sa fille.

Un soir qu'elle attendait sa nombreuse famille,

Et que sur le foyer elle avait préparé
L'oiseau des jours de fête et le froment doré,
Elle osa confier aux soins du jeune pâtre
Ces trésors du festin. Il s'assit près de l'âtre;
Mais bientôt de ce soin oubliant les ennuis,
Et formant des projets que l'on a sus depuis,
Il fixa sur le ciel un regard immobile;
Le double fer glissa de sa main inhabile;
Et tandis que du sort il rêvait les hasards,
La flamme consumait le repas des vieillards.
Norga revint alors.... O surprise! ô colère!
Soudain, sans lui payer son modique salaire,
Olric fut renvoyé; mais Elgise pleura,
Et pria tant pour lui qu'enfin il demeura.

Depuis ce jour, soigneux de réparer ses fautes,
Le berger regagna l'estime de ses hôtes.
Quand l'effroi des brebis ravagea leurs guérets,

Olric le poursuivit jusqu'au fond des forêts ;
Et la tête des loups aux portes suspendue
Attesta qu'au hameau la paix était rendue.
De ses talens divers chacun était surpris :
Toujours au jeu de l'arc il remportait le prix ;
Le soir à la veillée on admirait encore
Les airs qu'il modulait sur sa harpe sonore.
Mais tantôt dédaigneux, tantôt plein de respect,
Il gardait sur sa vie un mystère suspect ;
Et malgré ses talens dont l'ame était séduite,
Les vieillards du hameau soupçonnaient sa conduite :
La nuit vers la chapelle il dirigeait ses pas ;
Quelquefois à son nom il ne répondait pas ;
Aux arrêts des devins on l'avait vu sourire ;
Les moines l'accusaient même de savoir lire ;
Un jour (et c'est alors qu'on douta de sa foi),
Il hésita de boire à la santé du roi.

Suivant de son cœur pur l'heureuse imprévoyance,
La seule Elgise enfin l'aimait sans défiance.
« Vainement, disait-elle, il m'évite, il me craint;
» Je sais trop qu'à me fuir un devoir le contraint;
» Honteux de la misère où le ciel l'a fait naître,
» Il n'ose pas aimer la fille de son maître;
» Mais en lui tout dément sa trompeuse froideur.
» Cher Olric! c'est à moi de rassurer ton cœur!
» Va, mon père voudra qu'Elgise soit heureuse,
» Et mes larmes rendront ma mère généreuse.
» Alors le pauvre Olric, devenu mon époux,
» D'un maître n'aura plus à craindre le courroux;
» Au pied des vieux ormeaux qui bordent la clairière,
» Il n'ira plus dormir sur l'humide bruyère;
» Il sera possesseur de nos troupeaux nombreux;
» Son chien qui me connaît nous gardera tous deux;
» Oui, je veux de ses maux que l'amour le soulage,
» Et qu'il soit le premier des bergers du village.

» Pourtant.. si d'autres vœux?.. si mon cœur se flattait?.. »
Puis chassant ce soupçon, gaîment elle ajoutait
En tournant le fuseau dans sa main gracieuse :
« Eh!.... s'il ne m'aimait pas, serais-je aussi joyeuse !»

En se croyant aimée Elgise avait raison.
Si les pompeux sermens cachent la trahison,
L'amour le plus sincère est celui qu'on devine.
Voyez ce malheureux que son trouble domine;
Il feint l'indifférence et se meurt en secret;
Mais chacun a compris son silence indiscret :
Un sourire forcé voile mal sa souffrance,
Et l'oubli qu'il affecte est une préférence.
Tel en proie à l'amour qu'il combat vainement,
Olric croit aux regards dérober son tourment;
Parmi tous les bergers qui soupirent pour elle,
Lui seul ne dit jamais qu'Elgise est la plus belle.
Si de nouveaux bienfaits viennent le consoler,

Dans sa reconnaissance, il n'ose lui parler :
De paraître insensible il se fait une étude,
Et se laisse accuser même d'ingratitude.
Repoussant un espoir dont son cœur est charmé,
Il aime, et cependant il frémit d'être aimé.

Mais on avait surpris son trouble involontaire ;
Déjà l'amour d'Olric n'était plus un mystère.
A l'heure où pour Alfred on priait saint Edmond,
On avait remarqué, vers la fin du sermon,
Lorsqu'avec son offrande Elgise était venue,
Que, sans lever les yeux, il l'avait reconnue,
Qu'il avait à l'autel dérobé quelques fleurs,
Et puis s'était caché pour essuyer des pleurs.

Ces détours des méchans excitaient le sourire ;
Et le malin Nighel, toujours prêt à médire,
En faisait le sujet de ses récits moqueurs ;

Nul n'était plus adroit à lire dans les cœurs ;
Et, malgré ses quinze ans, Nighel se faisait craindre
De sa gaîté cruelle on n'osait pas se plaindre.
Du sorcier de la Tour serviteur indolent,
L'espoir seul du plaisir le rendait vigilant.
Souvent on l'avait vu déjouer par malice
Jusqu'aux méchans projets dont il était complice.
Au démon quelquefois on le croyait uni ;
Lui-même se disait un sorcier rajeuni.
Tantôt à la faveur de phrases mensongères,
Dévoilant l'avenir aux tremblantes bergères,
Il lisait leur malheur dans le vol des oiseaux,
Ou dans le fil rompu de leurs légers fuseaux ;
Tantôt, baissant la voix, et d'un air d'importance,
Nighel à deux amans prédisait l'inconstance,
Effrayait les vieillards du retour des hivers,
Ou présageait l'orage aux lueurs des éclairs.
De ses arrêts enfin redoutant l'insolence,

Chacun par des présens achetait son silence.
Plus d'une fois Olric, dont il guettait les pas,
Lui céda la moitié de son frugal repas ;
Mais Nighel, peu touché de ses grands sacrifices,
Revenait l'obséder par d'importuns services,
Et rien ne triomphait de sa témérité.

Cependant du hameau regrettant la gaîté,
Olric veut démentir sa longue indifférence :
« Pourquoi, dans nos malheurs, perdre toute espérance?
Dit-il aux vieux bergers que ranime sa voix,
» Alfred n'est point encore au pouvoir des Danois!
» Il est jeune, il est brave, il saura les confondre,
» Et rentrera vainqueur dans les remparts de Londre.
» Nous, jeunes villageois, montrons-nous courageux,
» Et trompons l'ennemi par le bruit de nos jeux! »
Puis feignant une joie à son ame étrangère,
Il chante le plaisir sur sa harpe légère ;

Les pasteurs, aux refrains de leurs airs favoris,
Bientôt viennent danser sur les gazons fleuris.
Quelqu'un paraît... Soudain sa voix devient plus tendre,
C'est elle, c'est Elgise! elle accourt pour l'entendre.
Fière de ces talens qui le font admirer,
Du triomphe d'Olric on la voit se parer,
Son éloge est pour elle une autre mélodie :
Qu'ils sont doux les succès qu'un regard nous dédie!
Mais pendant la prière, un moment disparu,
Au bruit des chants joyeux Nighel est accouru;
Et se réjouissant d'interrompre la fête,
D'un air mystérieux près du barde il s'arrête :
« Un aveugle, dit-il, te demande; il est là;
» Il attend. » A ces mots le berger se troubla;
Ses doigts mal assurés sur sa harpe glissèrent.....
Il s'éloigna bientôt, et les plaisirs cessèrent.

RÉCIT SECOND.

❀

LE SOLDAT.

ACTE SECOND.

Les premiers feux du jour enflammaient l'horizon,
Et déjà les troupeaux erraient sur le gazon.

« Olric! dit à voix basse un chasseur. — Qui m'appelle?
» — Je vais de Saint-Edmond visiter la chapelle.
» — Allez, dit le berger, ce chemin y conduit. »

Et le chasseur s'éloigne en ajoutant : « Minuit. »
N'osant pas lui prouver qu'il comprend son langage,
Olric le suit des yeux à travers le feuillage.
Il veut fuir les témoins dont il est entouré,
Et dirige ses pas vers le lac azuré.
Bientôt dans le flot pur son chien se désaltère ;
Olric croyait trouver la plage solitaire ;
Mais déjà les pêcheurs partis avant le jour,
Chargés de leur butin, débarquaient tour à tour.
« Olric, cria l'un d'eux, à bord de sa nacelle,
» Je vais de Saint-Edmond visiter la chapelle ;
» Je porte mon offrande au patron des Anglais,
» Il a sauvé ma barque et béni mes filets ;
» Ne peux-tu me guider vers sa tombe sacrée ?
» — Non, répondit Olric d'une voix altérée,
» Gardien de mes troupeaux tant que luit le soleil,
» Je n'oserai prier qu'à l'heure du sommeil. »

A ces mots le pêcheur s'élançant sur la grève,
Sous son manteau de lin lui montre un large glaive,
Puis, craignant les regards, loin du port il s'enfuit;
Et l'écho du rivage a répété : « Minuit. »

Dès ce moment Olric, dont le regard s'enflamme,
A des rêves nouveaux semble livrer son ame;
Il est moins attristé, moins humble en son maintien;
D'une voix plus sonore il appelle son chien,
Et son accent trahit l'espoir de la vengeance.
Depuis long-temps, Olric était d'intelligence
Avec ces fiers Saxons, qui, bergers ou soldats,
Sous le chaume attendaient le signal des combats.
Souvent il épiait dans la forêt prochaine
Les chevaliers danois rassemblés sous le chêne;
Tandis qu'autour de lui s'égaraient ses troupeaux,
Il feignait de goûter un nonchalant repos;
Au fidèle Mascor il imposait silence,

Et les Danois, riant de sa lâche indolence,
Se parlaient librement, sans voir un ennemi
Dans ce pauvre pasteur qu'ils croyaient endormi.

Cependant pour tromper les soupçons qu'il redoute,
D'un groupe de pêcheurs il s'approche, il écoute :
C'est un vieillard qui parle. A son ton suppliant,
Le berger reconnaît un humble mendiant ;
Les pêcheurs, qu'ennuyait sa plainte monotone,
Le chassaient loin du port ; Olric le voit, s'étonne ;
Au malheur qu'on outrage il s'offre pour appui.
Touché de sa pitié, le pauvre vient à lui ;
La frayeur et l'espoir hâtent son pas débile ;
Mais n'est-ce point un songe ? Au fond de la sebile,
Que malgré les dédains il présentait encor,
Près de l'humble denier brillait un anneau d'or.
A cette vue Olric a tressailli de joie,
Il veut saisir l'anneau : « C'est le ciel qui t'envoie !.. »

Dit-il ; mais aussitôt le vieillard l'arrêtant
Le contraint au silence, et, sans perdre un instant,
A travers les rochers l'entraîne avec mystère ;
Et quand l'ombre du soir s'étendit sur la terre,
Quand déjà les bergers sommeillaient sous l'ormeau,
Olric seul n'était point de retour au hameau.
On l'appelait en vain, et l'inquiète Elgise
L'attendait tristement devant sa porte assise ;
Norga de son berger accusait la lenteur,
Et ses troupeaux erraient sans chien et sans pasteur.

Au milieu des rochers l'ayant vu disparaître,
Le fidèle Mascor avait rejoint son maître ;
Les agneaux, dans leurs jeux n'étant plus retenus,
Bondissaient sur des monts à leurs pas inconnus ;
Les uns se dispersaient, fiers de leur délivrance ;
Les autres détruisaient avec indifférence,
Oubliant de Mascor les prudentes leçons,

L'avenir d'un grand chêne et l'espoir des moissons.
Enfin tous profitant de l'absence du pâtre,
Le désordre régnait dans la troupe folâtre.
C'était l'heure où Nighel par un secret détour
Rejoignait chaque nuit le sorcier de la Tour.
« Eh quoi ! s'écria-t-il en passant sur la plage,
» Un troupeau sans gardien erre sur le rivage ;
» Je reconnais d'Olric les agneaux favoris :
» Olric est le coupable.... A-t-il été surpris ?
» Cet aveugle d'hier.... Cette conduite étrange,
» De crainte et de fierté ce bizarre mélange ;
» Tout m'indique un secret qui ne peut m'échapper.
» Sur ses projets en vain il cherche à me tromper ;
» Demain je saurai tout. » Il dit, et dans la plaine
Il rejoint les brebis, les rassemble avec peine,
Et bientôt vers le parc les guide, en se flattant
Qu'Olric reconnaîtra ce service important.

A peine du village il franchissait l'entrée,
Qu'Elgise vient à lui par l'espoir attirée :
Hélas ! sa douce erreur a fait place à l'effroi ;
Elle arrête Nighel, lui demande pourquoi
Olric de son devoir le rend dépositaire ;
Mais l'aspect de Norga la contraint à se taire :
Sur l'absence d'Olric il la faut abuser.
Sans connaître le tort qu'elle veut excuser,
Elgise du pasteur va prendre la défense,
Sous un prétexte adroit déguise son offense,
Et coupable à son tour, de son cœur ingénu,
Pour la première fois le mensonge est connu.
Norga croit le berger rentré dans l'humble asile,
Et bientôt sous son toit règne un sommeil tranquille.
Elgise veillait seule, et, triste, s'alarmait
Sur le malheureux sort du berger qu'elle aimait.
Les discours de Nighel, ses soupçons, sa contrainte,
De son ame innocente avaient doublé la crainte ;

Tremblante, à la prière en vain elle a recours :
Contre l'inquiétude il n'est point de secours.
Son cœur tout à l'objet qui cause sa souffrance,
Tantôt du moindre bruit se fait une espérance,
Tantôt se rappelant l'oracle des bergers,
Pour Olric, son amour prévoit mille dangers.
Hélas ! tout confirmait ces funestes présages ;
Déjà sur le vallon s'amassaient les orages.
Les oiseaux de la nuit poussaient des cris de mort ;
Des nacelles, que l'onde agitait dans le port,
La voile s'élevait comme un pâle fantôme ;
Le vent, qui des vieux toits faisait trembler le chaume,
Roulait avec fracas la chaîne des bateaux,
Soulevait dans les airs le sable des côteaux,
De la cascade en pleurs dispersait la rosée,
Renversait les ormeaux sur leur tige brisée,
Et, répandant au loin la tristesse et l'effroi,
Allait d'un souffle impie ébranler le beffroi.

Pourtant l'astre des nuits achevant sa carrière,
Traçait dans le nuage un sillon de lumière,
Et jetait sur la rive un éclat passager.
Elgise a vu s'ouvrir la porte du verger :
Quel trouble émeut ce cœur autrefois si paisible !
Elle écoute : soudain, d'une harpe invisible,
Une corde rompue, exhale un son plaintif ;
C'est lui ; vers la montagne il s'avance craintif.
A travers l'églantier qui voile sa fenêtre,
Malgré la nuit Elgise a su le reconnaître.
C'est Olric ; tout-à-coup il vient de s'arrêter,
Pour regarder encor ce toit qu'il va quitter,
Cette lampe de fer qui veille pour l'attendre :
En vain de ses regrets il cherche à se défendre,
A la douleur d'Elgise il ne résiste pas ;
Pour se justifier, il revient sur ses pas :
Elgise penserait qu'un ingrat la délaisse !

Non... mais comment la voir sans trahir sa faiblesse...
C'en est fait, il s'éloigne, il ne la verra plus!
Le devoir a fixé ses vœux irrésolus.

Elgise a vu ses pleurs; sans en savoir la cause,
Elle a trop deviné les efforts qu'il s'impose;
Prévoyant qu'un malheur peut seul les séparer,
Et toute au désespoir qui semble l'inspirer,
Elle quitte sans bruit le seuil de sa chaumière,
Traverse la prairie et l'étroit cimetière;
De loin suivant Olric qu'un rayon éclairait,
Elle prend le sentier qui mène à la forêt,
Et bientôt elle arrive aux pieds de l'hermitage.
Mais Elgise frémit d'approcher davantage;
Car le fer d'une lance à ses yeux a relui.
Olric parle; on répond; un soldat vient à lui,
Fait un signe, et tous deux pénètrent dans l'enceinte,
Où du prince martyr dort la relique sainte.

Là des murs en débris, des autels écroulés,
Et d'un tombeau désert les marbres mutilés,
Attestent des Danois la fureur sacrilége.
Dans ce vieux monument que nul toit ne protége,
Entre les hauts piliers, les gothiques arceaux,
Le lierre avait formé de mobiles berceaux;
L'image du Saint-Roi de mousse était couverte,
Et quelques fleurs sortaient d'une tombe entr'ouverte.
Car dans ces jours de deuil, ce temple profané,
Même par la prière était abandonné.
Quand le souffle du Nord désolait le rivage,
Il servait de refuge à la biche sauvage;
Les funèbres oiseaux y suspendaient leurs nids,
Et le lézard glissait sur les degrés bénis.

Craintive, et cependant par l'espoir soutenue,
Au seuil de la chapelle Elgise est parvenue.
A travers les vitraux, s'offrent à ses regards

Plusieurs guerriers assis sur les débris épars ;
L'un d'eux, près d'une lampe, incliné sur la pierre,
Peignait un coursier blanc sur la rouge bannière ;
Un mendiant lisait ; derrière les piliers,
Un pêcheur discourait avec des chevaliers ;
La lune leur prêtait sa lumière inégale ;
Un glaive était couché sur la tombe royale ;
Olric, qui l'aperçoit, s'en saisit vivement ;
Alors chacun se lève ; on profère un serment ;
Jetant sa barbe blanche et sa robe de bure,
Le mendiant revêt une pesante armure ;
Tandis que le pêcheur a pris les gantelets,
La hache, le poignard, cachés dans ses filets ;
De sa robe des champs le berger se dépouille,
Pour ceindre le haubert qu'avait terni la rouille ;
Dérobant ses cheveux sous le fer d'un cimier,
Vers la porte aussitôt il marche le premier.
On le suit ; comme Olric sortait de la chapelle,

Elgise, redoutant une absence éternelle,
Pour le revoir encor précipite ses pas :
« Nous sommes découverts! s'écrie un des soldats,
» Quelqu'un nous écoutait; malheur au téméraire! »
Mais Olric, du soldat réprimant la colère,
Lui défend d'avancer vers l'autel protecteur
Où la tremblante Elgise a caché sa frayeur;
Seul, il pénètre alors dans l'enceinte sacrée :
Près du tombeau royal Elgise est éplorée.
Il vole à son secours : « Ah! dit-il, calme-toi!
» Protége le secret que je livre à ta foi;
» Le roi respire encor; pour tous c'est un mystère;
» Nous sommes réunis pour sauver l'Angleterre!
» Garde-toi de redire aux bergers curieux
» Ce que dans la chapelle ont remarqué tes yeux;
» Jusqu'à la fin du jour cache-leur mon absence,
» Adieu, ne doute pas de ma reconnaissance!
» — Olric, vous me quittez! — J'obéis au devoir!

» — Moi, qui vivais pour vous, dois-je encor vous revoir?
» — Ah! si le ciel vengeur daigne guider nos armes,
» Mon amour payera tes bienfaits et tes larmes;
» Celui que tu sauvas le jure à tes genoux.
» — Grand Dieu! serait-il vrai?.. Mais qui donc êtes-vous?
» — Hélas! reprit Olric d'une voix attendrie,
» Je ne suis qu'un soldat fidèle à sa patrie! »

Elgise, rassurée, en face de l'autel,
Répond au vœu d'Olric par un vœu solennel.
Alors à le quitter son courage s'apprête;
Sur le front du guerrier elle incline sa tête,
Et prenant à témoin l'image du saint lieu,
Par un baiser timide elle osa dire adieu.

RÉCIT TROISIÈME.

❀

LE BARDE.

Soleil des jours heureux, Charme de la présence!
Prestige de l'amour, invincible puissance,
Toi qui donnes à tout l'existence ou la mort,
Qui des plus grands malheurs triomphes sans effort,
Et des tendres sermens déguisant l'imposture,
Aux lèvres du jaloux fais expirer l'injure,

De ton fatal pouvoir qui n'a connu la loi,
Et le deuil, les regrets qui viennent après toi?
A ce deuil de l'absence Elgise était livrée ;
Pourtant de son vieux père Elgise est adorée,
De tous elle est l'amour ; les jeunes villageois
Attendent ses refus pour oser faire un choix ;
Mais elle, à ses regrets sans cesse rappelée,
Dans les champs paternels se croyait exilée.
Chaque jour, vers le lac où la suivait encor
Le compagnon d'Olric, le fidèle Mascor,
Elle allait épier le retour des nacelles,
Et près des bateliers écoutait les nouvelles
Qu'ils rapportaient le soir des rivages lointains.
Ils savaient, disaient-ils, par des avis certains,
Que plusieurs chevaliers, las d'un vil esclavage,
La nuit tenaient conseil près d'un rocher sauvage
Qui du vaillant Egberht porte le nom sacré ;
Enfin, pour un combat tout semblait préparé.

Les belliqueux Saxons, rendus à l'espérance,
Dans ce dernier effort rêvaient leur délivrance.
Elgise à ces récits sentait battre son cœur,
Et se voyait déjà l'épouse d'un vainqueur;
Elle était confiante; et comment ne pas croire
Aux sermens de l'amour bénis par la victoire;
Comment dans un héros soupçonner un ingrat,
Comment se méfier de l'honneur d'un soldat?

Un soir que les pêcheurs débarquaient sur la rive,
Hors d'haleine, agité, soudain Nighel arrive :
« Venez, s'écriait-il, venez, accourez tous!
» A d'étranges récits, bergers, préparez-vous;
» Écoutez; vous allez partager ma surprise :
(En prononçant ces mots il regardait Elgise.)
» Du sorcier de la Tour je devance les pas
» Pour vous dire....; mais non, vous ne me croirez pas.
» De tout ce que j'ai vu je doute encor moi-même;

TAYLOR INST. OXFORD

» Qui l'eût pensé?.... Celui dont la misère extrême
» Excita la pitié de vos cœurs généreux,
» Cet Olric n'était point un berger malheureux :
» Il nous a tous trompés par sa feinte détresse.
» Son air indifférent, ses discours, sa paresse,
» Rien en lui n'était vrai; je l'avais soupçonné;
» Lui-même il frémissait de se voir deviné.
» A mes yeux pénétrans rien n'a pu le soustraire.
» Enfin, ce pauvre Olric que nous traitions en frère,
» Celui qui par ses chants vous ravit tant de fois,
» C'était... le croirez-vous?... l'espion des Danois! »

A ces mots, on s'étonne, et la foule murmure :
Déjà plus d'un pêcheur criait à l'imposture;
Mais Nighel poursuivant : « Vous n'en sauriez douter;
» Mon maître qui me suit pourra vous l'attester.
» Nous étions déjà loin de notre humble retraite :
» Agitant dans les airs sa magique baguette,

» Sous l'ormeau révéré, le sorcier de la Tour,
» Annonçait l'avenir aux bergers d'alentour,
» Leur parlait de combats, de victoires prochaines;
» Leur disait qu'un héros viendrait briser leurs chaînes,
» Et tous, en accueillant ce présage flatteur,
» Bénissaient le devin et le libérateur,
» Lorsque, sortis de l'antre où les corbeaux habitent,
» Tout-à-coup les Danois sur nous se précipitent;
» Et, malgré nos efforts, par leurs mains enchaînés,
» Vers la tente d'Ivar nous sommes entraînés.
» L'aspect des ennemis redouble nos alarmes,
» Leur camp à nos regards semble une forêt d'armes.
» Là des guerriers buvaient dans un crâne sanglant;
» D'autres se disputaient. De leur foyer brûlant
» Un chêne tout entier alimentait la flamme;
» Surmontant la frayeur qui saisissait mon ame,
» Attentif, je prêtai l'oreille à leurs discours;
» Leur voix d'un dieu farouche implorait le secours;

» Au grand serpent Midgard ils dénonçaient nos crimes,
» A la déesse Héla nous offraient pour victimes;
» Nous avions, disaient-ils, mérité son courroux,
» Et le palais d'Odin était fermé pour nous.
» Sans pouvoir expliquer ce langage barbare,
» Mon maître a deviné le sort qu'on nous prépare :
» Bientôt près de leurs chefs, par les soldats conduits,
» Dans la tente d'Ivar nous sommes introduits.
» Que vois-je?... Est-ce une erreur?... La surprise me glace;
» J'oublie en ce moment qu'un danger nous menace.
» Est-il vrai? m'écriai-je, Olric, est-ce bien toi?...
» Mais lui, sans me répondre, assis aux pieds du roi,
» Continuait ses chants, et d'une voix perfide
» Vantait de l'ennemi le courage intrépide.
» Il amusait Ivar, on le fit respecter,
» Et voici les refrains qu'il fallut écouter :

« Invincibles guerriers, fils du roi des orages,

» Du barde révérez les chants mélodieux;
» Sa voix peut vous ouvrir le palais des nuages:
» La harpe a le secret des dieux!

» Le barde rend la gloire aux couronnes flétries;
» Ses sublimes transports enflamment tous les cœurs,
» Et le soir des combats, aux belles Valkyries,
» La harpe nomme les vainqueurs!

» Le barde, captivé par la beauté touchante
» Que sa voix fait sourire et pleurer tour à tour,
» Obtient par ses accords un aveu qui l'enchante:
» La harpe fait parler l'amour.

» Le barde des tyrans sait endormir la haine;
» Il soumet la tempête, il règne sur les flots;
» Du noble prisonnier son art brise la chaîne:
» La harpe venge les héros!

» Invincibles guerriers, fils du roi des orages,
» Du barde révérez les chants mélodieux ;
» Sa voix peut vous ouvrir le palais des nuages :
» La harpe a le secret des dieux. »

» Ces chants flatteurs, d'Ivar ont redoublé l'ivresse ;
» Déjà pour nous punir de troubler l'allégresse
» Qui charme les Danois en ces joyeux momens,
» Leurs chefs vont nous livrer aux plus cruels tourmens ;
» Mais le barde commande à leur ame ravie :
» Pour prix de ses accords il obtient notre vie.
« Tu le veux, dit le roi, deviens leur protecteur ;
» Que tout cède aux désirs de ce chantre pasteur,
» Qui de la mort d'Alfred apporta la nouvelle,
» Et promet aux Danois une gloire immortelle ! »

» Ainsi du faux berger la perfide chanson
» A l'ennemi vainqueur paya notre rançon. »

Alors Nighel se tait, et chacun doute encore ;
Mais le sage devin que le village honore
Vient confirmer le fait par Nighel raconté.
En vain l'on repoussait la triste vérité ;
La trahison d'Olric, sa vertu mensongère
Ont pénétré les cœurs d'une juste colère.
De cent crimes divers on l'accuse à la fois.
C'est lui qui des guerriers cachés au fond des bois,
Sans doute à l'ennemi dénonça le refuge ;
C'est lui qui, dans l'excès de son zèle transfuge,
Excitait les pasteurs à braver l'ennemi.
« Malheur, disait Nighel dans sa haine affermi,
» Malheur à qui d'Olric mérita la tendresse ;
» Qui trahit son pays trahira sa maîtresse. »

Hélas ! qu'il est cruel de l'entendre accuser,
Celui que l'on aimait et qu'il faut mépriser !

Du parjure d'Olric qu'elle ne peut comprendre,
Elgise s'affligeait, sans oser le défendre ;
Mais essuyant les pleurs qui coulaient de ses yeux,
Elle disait : « Hélas ! de ce crime odieux,
» Épargnez à mon cœur la honteuse assurance ;
» O mes cruels amis ! respectez ma souffrance ;
» La honte, l'abandon, tout m'accable aujourd'hui ;
» J'étais heureuse hier ! Je ne pleurais que lui !
» De mes regrets amers ne m'ôtez pas les charmes ;
» Laissez-moi croire encor qu'il mérite mes larmes ;
» Dites que son absence est mon plus grand malheur,
» Et ne me faites pas rougir de ma douleur ! »

Pendant qu'à la tristesse Altheney s'abandonne,
Alfred dans les combats retrouvait sa couronne.
Reparu tout-à-coup, aux fiers enfans du Nord
Abusés dès long-temps par le bruit de sa mort,
Il venait de ravir, déshonorant leur gloire,

L'étendard enchanté, garant de la victoire.
Au milieu d'une fête Ivar a succombé ;
Au pouvoir des Anglais son vieux sceptre est tombé,
Et la patrie est libre ! Après ces jours d'alarmes
Alfred sur les autels vient déposer les armes ;
Londre attend le vainqueur dans ses murs délivrés ;
Partout on le proclame, et les noms révérés
Des braves compagnons de sa noble entreprise
Déjà font retentir l'écho de la Tamise ;
Ses flots, comme autrefois, de barques sont couverts ;
L'ivresse des plaisirs succède aux longs revers,
Et pour voir du retour la pompe magnifique
Les pâtres vont quitter leur cabane rustique.
Le bruit de la victoire aux champs est parvenu.
D'Elgise qui dira le bonheur ingénu
En apprenant qu'Olric est encor digne d'elle ?
« Sans doute à son pays il est resté fidèle ;
» Ne m'a-t-il pas prédit ce triomphe éclatant ;

» Si parmi les Danois on le vit un instant,
» C'est que de leurs projets il instruisait son maître,
» Par ses prudens avis il l'a sauvé peut-être, »
Disait Elgise ardente à le justifier;
Puis, sans crainte, à son père elle va confier
L'aveu qu'elle a reçu dans la sainte chapelle.
Orgueilleux de son choix, le vieillard se rappelle
Que de servir l'État il eut aussi l'honneur;
Et voulant de sa fille assurer le bonheur,
Lui permet d'aller voir, dans la cité royale,
Du retour des guerriers la fête triomphale.

Ainsi que la douleur la joie est sans sommeil.
Avant que sur les monts ait brillé le soleil,
Pour le joyeux départ tout le hameau s'apprête;
De sa toque d'argent Norga pare sa tête,
Et chaque villageois, de plaisir enivré,
A revêtu l'habit aux grands jours consacré.

Dans la plaine on s'assemble ; et parmi les bergères
On reconnaît Elgise à ses grâces légères.
Son visage a repris ses brillantes couleurs ;
Dans ses yeux le sourire a remplacé les pleurs.
Elgise, consolée et belle d'espérance,
Aux regards des pasteurs s'offre avec assurance ;
Sur son beau sein voilé la croix d'or resplendit.
Sur son front gracieux le velours s'arrondit,
Et des franges d'azur bordent son blanc corsage ;
Enfin on part ; Mascor est aussi du voyage.
Ah! ce bon chien, qu'Olric a pris soin d'élever,
Au milieu des vainqueurs saura le retrouver.

RÉCIT QUATRIÈME.

❋

LE ROI.

Gloire au vaillant guerrier qui sauva son royaume,
Au prince que l'exil instruisit sous le chaume!
Gloire au sage proscrit, au roi triomphateur
Qui, de la liberté généreux fondateur,
Méprisa des sujets la vile obéissance,
Et voulut par les lois modérer sa puissance!

Gloire au barde vainqueur, gloire à l'humble berger
Qui, seul portant ses pas dans le camp étranger,
Par ses chants séducteurs, sa noble hypocrisie,
Fit à la liberté servir la poésie!

Enfant consolateur de la patrie en deuil,
Son nom des conquérans fera pâlir l'orgueil;
Avec un saint respect l'histoire le contemple.
Monarques de la terre, imitez son exemple :
Voyez ce peuple ému d'espérance et d'amour,
Comme un bienfait du ciel célébrer son retour;
Entendez-vous ces cris? Par des hymnes de joie
Il accueille celui que la victoire envoie :
Regardez ces enfans, ces femmes, ces vieillards,
Pour le voir les premiers, groupés sur les remparts;
Déjà les laboureurs, assemblés dans les rues,
Laissent dans le sillon leurs oisives charrues;
Les créneaux sont parés d'étendards et de fleurs;

Les belles, de l'absence oubliant les douleurs,
Ornent pour le retour les foyers domestiques;
Et fières, se montrant aux fenêtres gothiques,
Sur le brillant cortége effeuillent des lauriers.
L'une, qui voit son père au milieu des guerriers,
Se livre sans réserve à sa joie ingénue;
Une autre a déployé, pour être reconnue,
Sur le riche balcon de ses adieux témoin,
L'écharpe et les couleurs qui parlent de si loin!

En vain le ciel jaloux se couvre de nuages;
Chacun au roi vainqueur apporte ses hommages.
Au bruit des chants joyeux, aux cris du peuple anglais,
Le cortége royal vers l'antique palais
S'avance; en vain la pluie arrose les bannières,
Inonde des coursiers les fumantes crinières,
Des casques alourdis les panaches flottans;
Alfred, loin de son peuple exilé si long-temps,

En revoyant les murs de la cité chérie,
Aime jusqu'aux rigueurs du ciel de sa patrie.

Sans armes, sans drapeaux, les prisonniers danois
Défilaient lentement inclinés sous la croix.
Alfred, ouvrant leurs yeux à la céleste flamme,
Ne veut les asservir que pour sauver leur ame;
Du rang de chevalier ils ne sont point déchus;
Le baptême a lavé la honte des vaincus,
Et le nom de chrétien leur semble une conquête.
Le superbe Dévon s'avançait à leur tête;
On remarquait au doigt du héros favori
L'anneau mystérieux, présent d'un roi chéri;
Le chevalier pêcheur d'Alfred portait l'écharpe,
Et le faux mendiant sa houlette et sa harpe.
A la suite des pairs, des nobles chevaliers,
Dont les chiffres d'amour couvraient les boucliers,
Marchaient les vétérans, parés de leurs blessures,

Les pages, orgueilleux de leurs riches armures ;
Puis les jeunes soldats, que la gloire enivrait,
Passaient en saluant leur mère qui pleurait.

Mais bientôt dans les airs la trompette résonne :
A ses joyeux transports la foule s'abandonne.
Le roi paraît ; son nom s'entend de toutes parts ;
L'ivresse du triomphe éclate en ses regards.
Près du temple il s'arrête, et tout son peuple admire
Son maintien noble et fier, son gracieux sourire,
Ses traits majestueux ; à sa mâle beauté
La gloire ou le malheur semble avoir ajouté !
En voyant ses sujets bénir sa délivrance,
Il ne se souvient plus de ses jours de souffrance.
Mais qui jette le trouble en ces momens heureux ?...
De la foule soudain part un cri douloureux ;
Brisant tous ses liens, bravant les coups de lance,
Sur le royal coursier alors un chien s'élance ;

Contre lui chacun s'arme ; il est battu, chassé.
« Paix, dit un courtisan, le roi l'a caressé ! »
Il est vrai ; le monarque a su le reconnaître,
Et le pauvre Mascor, toujours cher à son maître,
Sous la pourpre des rois retrouve le berger ;
Et c'est toujours Olric qui vient le protéger.
Mais Alfred, en pensant à celle qui l'envoie,
Cherchait des yeux en pleurs à travers tant de joie :
Sans doute Elgise est là ; pour rassurer son cœur,
Il soulève l'airain de son casque vainqueur,
Et montre, sur son front que la gloire environne,
Un baiser que n'a point effacé la couronne.

Hélas ! ce tendre soin pour Elgise est perdu ;
Ce langage d'amour, il n'est pas entendu !
A l'aspect de son roi, la douleur, la surprise,
Avaient glacé les sens de la modeste Elgise ;
Loin du peuple joyeux, pâle, sans mouvement,

Sa mère et ses amis l'emportaient tristement.
Par leur secours Elgise a revu la lumière,
Et bientôt ramenée à son humble chaumière,
Elle passe en pleurant sous ces mêmes ormeaux
Où le royal berger conduisait ses troupeaux;
Elle aperçoit de loin sa cabane déserte,
Dont la porte de chaume était encore ouverte.
Triste, elle a salué la chapelle des bois;
C'est là qu'il fut berger pour la dernière fois;
C'est là que, dans l'espoir d'une chaîne éternelle.....
Mais hélas! c'en est fait, Olric est mort pour elle!

D'une nouvelle heureuse en secret se flattant,
Sous la croix du hameau son vieux père l'attend.
Bientôt dans le chemin il reconnaît sa fille,
L'objet de tous ses soins, l'espoir de sa famille;
Elle vient l'embrasser. O ciel! quelle pâleur!
« Eh bien! dit le vieillard, pressentant un malheur?

» Olric ! l'as-tu revu? que faut-il que j'espère,
» Dis ? — Parmi les soldats il n'était point, mon père.
» En vain je l'ai cherché ! Tout est fini pour moi !
» —Qu'entends-je? Olric est mort! —Hélas non... il est roi! »

Cependant l'ennemi, plein d'espoir et de rage,
Dans le sang des Anglais veut laver son outrage.
On a vu de la tour qui domine les mers,
Le pavillon danois s'agiter dans les airs ;
Des pirates vengeurs menacent la patrie ;
La honte des revers a doublé leur furie.
A punir leur audace Alfred n'hésite pas ;
Il se montre : tout cède au pouvoir de son bras ;
Le Barbare s'enfuit vers sa froide contrée,
Et de son sang impur la mer s'est colorée.

Dans les remparts de Londre à peine de retour,
Le roi pour une fête a rassemblé sa cour.

Des chasseurs réunis la joyeuse cohorte
Déjà du vieux castel a dépassé la porte ;
Et la trompe d'airain, les cors retentissans,
Déjà font tressaillir les coursiers hennissans.
Pour plaire au souverain, les nobles châtelaines
Sur leurs blancs palefrois vont parcourir les plaines ;
On voit leurs chaperons de plumes couronnés ;
Aux pages, aux veneurs, les ordres sont donnés.
On part : la meute est libre et le faucon voltige ;
Vers les bois d'Altheney la troupe se dirige ;
Sous les chênes touffus le cerf est poursuivi ;
Bientôt le faon timide à la biche est ravi.
Aux cris, aux aboîmens de la meute royale,
Le paisible Mascor joint sa voix pastorale ;
Les chasseurs dispersés remplissent la forêt ;
Le cerf à leurs regards fuit, revient, disparaît ;
Rien ne peut le soustraire à leur joie inflexible.
Seul, à ces vifs plaisirs, Alfred est insensible ;

Un tendre souvenir l'occupe tout entier ;
Et, sans s'apercevoir qu'au détour d'un sentier,
Nighel le regardait passer avec tristesse,
Le roi, de son coursier redouble la vitesse,
Livre enfin les chasseurs à leurs bruyans combats,
S'éloigne, et leur défend d'accompagner ses pas.

Non loin de la chapelle une tente est dressée :
Aux genêts odorans la bruyère enlacée,
D'une chaîne de fleurs couronne le banquet ;
Les bois du cerf vaincu sont ornés d'un bouquet ;
Les pêcheurs, les bergers des voisines campagnes,
Pour saluer le Prince ont quitté leurs montagnes ;
Dans leurs hymnes d'amour son courage est béni.
On l'attend : sous la croix chacun est réuni ;
Déjà l'heure est passée, et Dévon s'inquiète.
A la gaîté succède une crainte muette ;
Cédant à la frayeur qui trouble ses esprits,

Dévon s'est élancé sur les murs en débris ;
Il porte ses regards au loin dans la vallée.
Apercevant le roi sur la route isolée,
De la fête aussitôt il donne le signal,
Et le cor lui répond par un chant triomphal.
Les chasseurs, que suivait la foule turbulente,
Vont mettre au pied du roi leur victime sanglante.
Par des accords bruyans Alfred est accueilli ;
Mais quel ennui secret couvre son front pâli ?
Ses regards sont voilés ; il respire avec peine.
Saisie, à cet aspect, d'une terreur soudaine,
La foule se retire ; on n'ose plus chanter.
Ému de sa tristesse, on veut la respecter ;
Tout bas se confiant le danger qu'il suppose,
Chacun de sa douleur croit deviner la cause.
« Du retour des Danois serions-nous menacés,
» Disent les chevaliers à combattre empressés ?
» — Les barons de Norfolk, infidèles au Prince,

» Auraient-ils contre lui soulevé leur province?
» — Les Bretons à ses lois n'ont-ils pas obéi?
» — Ou bien par ceux qu'il aime a-t-il été trahi? »

Ainsi des courtisans s'égare la pensée;
Mais aucun ne pénètre en cette ame oppressée;
Le roi n'est point trahi par des amis ingrats;
Les seigneurs, les Bretons ne se révoltent pas;
Et si le jeune Alfred, l'honneur de l'Angleterre,
Revint triste, et le front incliné vers la terre,
C'est que sur une tombe, avec un saint effroi,
Il avait lu ces mots : QUE DIEU SAUVE LE ROI!

Villiers-sur-Orge. — Octobre 1825.

FIN.

NOTES.

RÉCIT PREMIER.

PAGE 110, VERS 4.

C'est que le jeune Alfred, l'honneur de l'Angleterre.

Alfred, surnommé le Grand, roi d'Angleterre, succéda à son frère Éthered en 871. Après avoir vaincu les Danois dans huit batailles, il leur fit signer un traité par lequel ils s'engageaient à ne plus rentrer dans le royaume; mais violant bientôt leurs sermens, les Danois recommencèrent leurs brigandages. Alors les Anglais se découragèrent; sans ressources contre tant de maux, les uns abandonnèrent leur patrie, les autres se soumirent à la servitude. Le roi, se voyant sans troupes, sans espérances, fut contraint de se déguiser en paysan et de vivre quelques mois inconnu chez un berger.

HUME.

PAGE 110, VERS 6.

Qui du prêtre de Rome écouta les leçons.

Ce prince avait donné, dès sa plus grande jeunesse, les présages heureux des vertus éclatantes et des talens supérieurs qui, dans les temps les plus difficiles, sauvèrent sa patrie d'une ruine totale. Alfred avait reçu à Rome sa première éducation, sous la tutèle du pape Léon III, qui, pressentant la grandeur future du jeune prince, lui donna l'onction royale, au préjudice des trois frères placés entre le trône et lui. HUME.

PAGE 110, VERS 9.

Ce roi qui de l'Anglais devinant la fierté
A ses sujets pour loi donna la liberté.

Alfred conserva toujours un respect religieux pour la liberté de son peuple; on lit dans son testament ces paroles immortelles : « Les Anglais doivent être aussi libres que leurs pensées. » HUME.

PAGE 110, VERS 11.

Ce barde chevalier, fier de sa double gloire,
Qui savait triompher et chanter sa victoire.

Alfred, à la fois poëte et guerrier, composa des apologues,

des paraboles, des poésies, et traduisit en langue saxonne les Fables d'Ésope, l'Histoire de Bède, les Consolations de la Philosophie par Boèce, et plusieurs autres ouvrages.

HUME.

PAGE 110, VERS 16.

L'affreux corbeau du Nord plane sur la contrée.

Le fameux *Réafen*, étendard enchanté dans lequel les Danois avaient une extrême confiance, représentait la figure d'un corbeau. Les trois sœurs d'Hinguar et d'Hubba l'avaient enchanté; et, par ses divers mouvemens, il pronostiquait, à ce que les Danois croyaient, les bons ou les mauvais succès de leurs entreprises.

HUME, page 99.

PAGE 111, VERS 8.

Les filles d'Altheney s'en allant prier Dieu.

Altheney (insula Nobilium), île formée par les rivières de Paret et de Thonne, dans laquelle se réfugia Alfred pendant l'invasion des Danois.

PAGE 113, VERS 10.

La flamme consumait le repas des vieillards.

La femme du pâtre chez lequel Alfred s'était réfugié, ne

connaissant pas le rang de son hôte, et le voyant un jour occupé au coin du feu à rajuster son arc et ses flèches, le chargea de prendre soin de gâteaux qui cuisaient, pendant qu'elle vaquerait à quelque autre affaire domestique. Alfred, l'esprit rempli de toute autre chose, négligea le soin qu'on lui avait confié, et la bonne femme trouvant à son retour les gâteaux brûlés, réprimanda le roi très-durement.

HUME.

RÉCIT SECOND.

PAGE 123, VERS 4.

Je vais de Saint-Edmond visiter la chapelle.

Saint Edmond, roi des Anglais-Orientaux, s'illustra par sa piété. Vaincu par les Danois, il se réfugia dans une église; mais, ayant été découvert, il fut livré à Ivar, chef des Danois, qui le fit percer de flèches. Les Anglais, après avoir retrouvé son corps, lui élevèrent un tombeau à Saint-Edmondbourg. On raconte qu'il se faisait des miracles sur ce tombeau.

PAGE 126, VERS 15.

Près de l'humble denier brillait un anneau d'or.

Le comte de Dévon, ami d'Alfred, connaissait le lieu de sa retraite, et devait lui envoyer un anneau d'or, signal du

retour. En attendant, il rassemblait les Saxons dans la forêt de Sellvood, à l'extrémité du comté de Sommerset.

PAGE 134, VERS 3.

Peignait un coursier blanc sur la rouge bannière.

Un cheval blanc était peint sur la bannière des Saxons.

RÉCIT TROISIEME.

PAGE 140, VERS 15.

Que plusieurs chevaliers, las d'un vil esclavage,
La nuit tenaient conseil près d'un rocher sauvage
Qui du vaillant Egberht porte le nom sacré.

Avant de donner le signal décisif, Alfred voulut observer lui-même la position des étrangers; il entra dans leur camp sous l'habit d'un joueur de harpe, et divertit par des chansons saxonnes l'armée danoise, dont le langage différait peu du sien; il se promena de tente en tente, et à son retour, changeant d'emploi et de caractère, il envoya des messagers dans toute la contrée d'alentour, assignant pour rendez-vous aux Saxons qui voudraient s'armer et combattre, un lieu nommé

la *Pierre d'Egberht*, sur la lisière du Grand bois, et à quelques milles du camp des étrangers.

THIERRY, page 116.

PAGE 144, VERS 1.

Au grand serpent Midgard ils dénonçaient nos crimes;
A la déesse Héla nous offraient pour victimes.

Dans leur religion, les Scandinaves reconnaissent un démon. Ils le nommaient *Locke*. C'est le mauvais principe. Ses enfans sont le loup Fenris, qui doit dévorer le monde, le serpent Midgard qui l'enveloppe de ses anneaux, et Héla ou la Mort, qui tue les hommes et les choses.

(*Mythologie des Scandinaves.*)

PAGE 145, VERS 6.

Et le soir des combats, aux belles Valkyries
La harpe nomme les vainqueurs.

La Mythologie du Nord dit que, dans le palais des nuages, les héros mangent tous les jours, à la table d'Odin, le sanglier *Rymer*, et boivent de l'hydromel dont les vierges sacrées, les belles Valkyries, remplissent leurs coupes au son des harpes des Bardes et des chants des Scaldes.

PAGE 148, VERS 15.

Alfred dans les combats retrouvait sa couronne.

Les Anglais accoururent avec transport, au jour marqué, se ranger sous les ordres de leur souverain. Alfred, à la tête de cette troupe déterminée, marcha sur-le-champ à Eddington, où les Danois étaient campés, profita de la connaissance des lieux qu'il avait acquise précédemment, et dirigea son attaque sur les quartiers de l'ennemi les moins défendus. Les Danois surpris de voir une armée de ces mêmes Anglais qu'ils considéraient comme entièrement asservis, plus étonnés encore d'apprendre qu'Alfred était à leur tête, ne firent qu'une faible résistance, et, malgré la supériorité du nombre, prirent la fuite et se laissèrent tailler en pièces. Les débris de l'armée vaincue se réfugièrent dans une place fortifiée où Alfred les assiégea. Bientôt ils se rendirent à discrétion. Le roi, non moins généreux que vaillant, leur donna la vie, et, pour gage de leur fidélité, exigea qu'ils embrassassent la religion chrétienne.

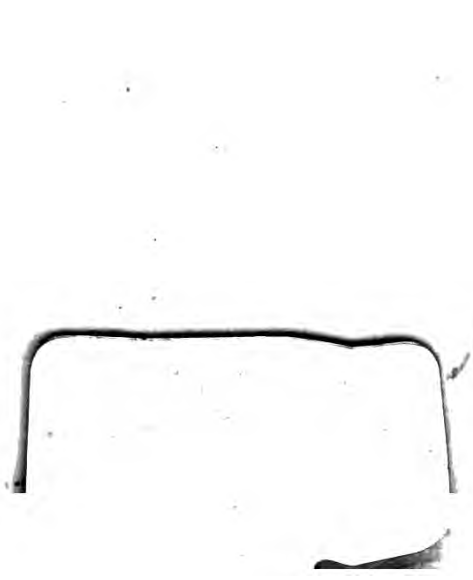
HUME.

RECIT QUATRIEME.

PAGE 162, VERS 9.

Des pirates vengeurs menacent la patrie.

A peine Alfred avait-il retrouvé sa couronne, que d'autres pirates danois risquèrent encore une légère tentative en remontant la Tamise, pour faire une descente à Fulham; mais ayant trouvé le pays en état de défense, ils regagnèrent promptement leurs vaisseaux, et Alfred fut délivré pendant plusieurs années des ravages de ces barbares.

HUME.

62635269